

*No. 10909. aaa. 27*  
L E T T R E S

E T

R É P O N S E S

E C R I T E S

A MADAME LA MARQUISE

D E

POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,  
inclusivement.



A. L O N D R E S :

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,

dans le Strand. M DCC LXXII.





## AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'ACCUEIL bénévole que l'indulgent Public a fait aux Lettres de la Marquise de Pompadour, nous porte à produire à la lumière celles qui y auroient donné occasion, ou qui y auroient répondu. Encore bien que toutes les réponses ne s'y trouvent pas, nous croyons cependant que l'on ne fera pas fâché de posséder le peu qui en existera, & qui, par une main sûre, nous a été fourni. D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres Lettres, qui nous ont paru trop peu importantes pour mériter l'impression. Nous ne disons rien de l'authenticité de ce Recueil. Ce feroit un bien habile Impositeur, celui-là, qui auroit pû imiter aussi adroitement la vérité. Cependant nous croyons devoir justifier les Lettres de Madame de Pompadour, contre le crime de faux, dont on les a accusées. 1. *Les Dates sont inexactes.* Nous en convenons, & nous confessons que les ayant imprimées d'après des minutes, la plupart du tems non datées, nous avons voulu y suppléer nous-mêmes, & que nous avons fait des Anachronismes choquans. 2. *On donne des Ambassades, ou autres Postes,*

#### IV AVIS DE L'ÉDITEUR.

à des personnes qui n'en ont jamais été revêtues. Nous en convenons encore. Mais prenons pour exemple la première Lettre, où cette faute se rencontre. C'est la Lettre XIII. qui est adressée au Marquis d'Albret, tandis que le Marquis d'Aubeterre étoit alors Ambassadeur à Vienne. Voici notre confession. Le Secrétaire de Madame de Pompadour, fort paresseux, selon toute apparence, s'étoit contenté d'écrire en tête du Manuscrit: *au Marquis d'Abt...* Nous n'avions qu'à consulter une Gazette de ce tems, puisque nous étions assez ignorant pour ne pas sçavoir qui étoit alors Ministre à Vienne; mais nous avons été trop paresseux nous-même: nous avons trouvé plus court de deviner, & nous avons, par un effort d'imagination, mis *d'Albret*, au lieu des Lettres initiales *d'Abt*.... qui signifioient *d'Aubeterre*. Nous en disons autant pour les noms de Blosset, Bréteuil, Broglio, &c.

3. Une faute d'impression, (Lettre XXVIII.) aussi facile à excuser, a fait dire que celui qui avoit fabriqué ces Lettres, ne sçavoit pas même les choses les plus ordinaires, puisqu'il faisoit

## AVIS DE L'EDITEUR. ♥

le Prince de Soubise, Maréchal en 1757. tandis qu'il n'a eu ce grade que le 19 Octobre 1758. L'objection est fondée; mais on sçait combien il est difficile qu'un Livre françois, imprimé en pays étrangers, par des Compositeurs qui ne sçavent pas un mot de la Langue françoise, soit exempt de fautes. Nous trouvons dans le Manuscrit: *J'espere, Monsieur, comme le Maréchal, que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous sçavez faire.* Le mot COMME avoit été omis; on a lu: *J'espere, Monsieur le Maréchal...* Voilà toute l'erreur. Mais on voit bien qu'il s'agit ici du Maréchal de Belle-Isle, qui dirigeoit dès-lors le département de la Guerre, dont le Marquis de Paulmy n'étoit plus que Ministre titulaire.

4. On a encore relevé l'amitié que Madame de Pompadour suppose, dit-on, avoir existé entre Messrs. de Broglio & de Saint Germain; tandis, ajoute-t-on, que tout le monde connoît la division qu'il y avoit entre ces deux Généraux. Il faut apprendre à ces hommes si bien instruits, que Mr. de Broglio se montra l'ami & le défenseur de Mr. de Saint Germain, du moment

VI AVIS DE L'EDITEUR.

qu'il fut opprimé. Alors la Lettre de Madame de Pompadour n'a rien d'étrange. D'ailleurs les fautes dont nous sommes convenus, sont si légères, qu'elles devoient, en vérité, servir à établir l'authenticité de ces Lettres, plutôt qu'à inspirer des doutes; puisqu'un faussaire, assez habile pour les fabriquer, même telles qu'elles sont, n'auroit pas été embarrassé à éviter des erreurs dont on pouvoit se garantir avec la première Gazette. Les autres observations ne méritent pas d'être relevées.

Nous conseillons aux Lecteurs, qui voudront lire agréablement ces Lettres, de passer alternativement de celles de Madame aux réponses qu'on lui fait, ou plutôt de suivre l'ordre des Dates, qui est observé plus exactement dans ce Recueil, que dans les précédens.





# T A B L E

## D E S

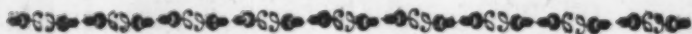
### L E T T R E S.

| LETTRE.                                                                       | pag. |
|-------------------------------------------------------------------------------|------|
| I. Du Duc de MIREPOIX.                                                        | 1    |
| II. De Mad. la Maréchale d'ETRÉES.                                            | 4    |
| III. De Monsieur DIDEROT.                                                     | 6    |
| IV. Du Duc de MIREPOIX.                                                       | 8    |
| V. Du même. - -                                                               | 12   |
| VI. Du même. - -                                                              | 14   |
| VII. De la Duchesse d'AIGUILLON.                                              | 18   |
| VIII. De la Duchesse de CHAROST.                                              | 19   |
| IX. Du Marquis d'AUBETERRE.                                                   | 25   |
| X. Du Comte d'AFFRY. -                                                        | 28   |
| XI. De Mr. ROUILLÉ, Ministre des<br>Affaires Etrangères. -                    | 32   |
| XII. Du Maréchal Duc de BELLE-<br>Isle. - -                                   | 35   |
| XIII. De la Maréchale d'ETRÉES.                                               | 38   |
| XIV. Du Comte de TRESSAN.                                                     | 40   |
| XV. Du Comte de STAREMBERG,<br>Ambassadeur de la Cour de<br>Vienne à Paris. - | 45   |
| XVI. De la Comtesse de BRIONNE.                                               | 52   |
| XVII. Du Comte d'AFFRY. -                                                     | 53   |
| XVIII. Du Comte de BROGLIO.                                                   | 55   |
| XIX. Du même. - -                                                             | 60   |
| XX. De la Comtesse de BASCHI.                                                 | 67   |
| XXI. De la même. -                                                            | 69   |
| XXII. De la même. -                                                           | 71   |
| XXIII. De la Maréchale d'ETRÉES.                                              | 72   |
| XXIV. Du Prince de SOUBISE.                                                   | 74   |



| LETTRE.                                               | pag. |
|-------------------------------------------------------|------|
| XXV. Du Maréchal de NOAILLES.                         | 75   |
| XXVI. Du Cardinal de BERNIS.                          | 78   |
| XXVII. Du Duc de BROGLIO.                             | 83   |
| XXVIII. D'une Inconnue.                               | 84   |
| XXIX. De Monsieur BERRIER.                            | 86   |
| XXX. Du Duc de BOUILLON.                              | 89   |
| XXXI. De la Comtesse de BASCHI.                       | 91   |
| XXXII. Du Maréchal de BELLE-<br>IsLE.                 | 94   |
| XXXIII. Du Maréchal de RICHELIEU.                     | 98   |
| XXXIV. De la Comtesse de BASCHI.                      | 100  |
| XXXV. Du Marquis de CASTRIES.                         | 104  |
| XXXVI. Du Marquis d'OSSUN, Am-<br>bassadeur à Madrid. | 106  |
| XXXVII. De Monsieur de BUSSY.                         | 109  |
| XXXVIII. De Monsieur BERRIER.                         | 110  |
| XXXIX. De la Maréchale de BRO-<br>GLIO.               | 113  |
| XL. Du Baron de BRÉTEUIL.                             | 116  |
| XLI. Du Maréchal Prince de<br>SOUBISE.                | 119  |
| XLII. De Madame l'Abbesse de<br>CHELLES.              | 122  |
| XLIII. De M. J. J. ROUSSEAU de<br>Geneve.             | 123  |
| XLIV. De la Comtesse de BASCHI.                       | 125  |
| XLV. Du Duc de CHOISEUL.                              | 129  |
| XLVI. Du Duc de NIVERNOIS.                            | 132  |
| XLVII. Du Comte d'AFFRY.                              | 135  |
| XLVIII. De Monsieur d'ALEMBERT.                       | 139  |
| XLIX. De la Comtesse de BASCHI.                       | 140  |
| L. De la même.                                        | 142  |

L E T T R E S  
E T  
R E P O N S E S  
E C R I T E S  
A MADAME LA MARQUISE  
D E  
POMPADOUR.



L E T T R E I.

Du Duc de MIREPOIX.

*(En réponse à la Lettre 1. de Madame de  
Pompadour.)*

1 Septembre 1753.

MADAME LA MARQUISE,

J E me mets aux pieds des bonnes amies  
qui ont contribué à la faveur qui vient  
d'être accordée à Madame de Mirepoix. Il  
y a quelque tems qu'elle avoit des droits  
à cette place. Mais est-ce qu'il suffit d'a-  
voir des droits? J'en suis donc aussi recon-  
noissant que si elle n'en avoit eu aucun, &

A

nous desirons bien vivement de vous voir incessamment décorée du même titre. (\*)

Je ne puis me persuader, que l'on veuille sincèrement la guerre ici. Ce sont précisément les semblans, qu'on en fait, qui me rassurent. Et puis je ne vois pas que l'on soit en état de l'entreprendre. La dernière guerre a fait à ce Royaume une playe profonde, dont ses Finances se ressentent encore aujourd'hui. D'ailleurs, on a beau m'alléguer que les Anglois desirent la guerre, pour étendre leur Commerce aux dépens du nôtre. Je persiste à dire que la guerre est destructive du Commerce; qu'ainsi on ne voit qu'à demi, quand on prétend qu'ils desirent la guerre pour l'amour de ce Commerce: en effet, se battre pour le relever, ce seroit tourner le dos à leur objet. On me mande que les rameurs arrivent au rivage, quoiqu'ils y tournent le dos. Une comparaison ne détruit pas un bon raisonnement. La guerre ne peut être avantageuse en Angleterre, qu'au Souverain: elle accroît sa puissance; elle réunit les partis qui divisent la Nation. Tout ce qu'il desire lui est accordé, & tandis qu'il occupe au dehors l'humeur inquiète de ses sujets, il jouit

(\*) Vraisemblablement de Dame du Palais de la Reine.

au dedans de la plénitude du pouvoir souverain. Mais j'ai des preuves démonstratives, que le Roi d'Angleterre ne veut pas la guerre, qu'il la déteste, qu'il se croit hors d'état de la faire avec avantage. Qui donc dans la Nation la desirera, si le Roi la redoute? Je suis d'ailleurs accablé des marques de la plus sincère amitié de la part de ses Ministres. Il y a bien des Nations, chez lesquelles ces témoignages extérieurs ne prouveroient rien; mais je ne puis les croire faux en Angleterre.

Mr. Green . . . . a reçu la porcelaine des mains d'un de mes Officiers. Il a voulu en sçavoir le prix & la payer sur le champ. On lui a répondu que je l'en informerois. En effet; hier après-dîner, il me demanda à qui il devoit s'adresser pour cette bagatelle? Je lui répondis que, précisément parce que c'étoit une bagatelle, le Roi n'avoit pas voulu qu'il la payât. Il se recria beaucoup sur cette galanterie; refusa, fit les beaux bras, & finit par dire qu'il falloit qu'il demandât la permission d'accepter. Vous voyez, Madame la Marquise, que cela est arrangé. Au reste; on ne peut rien voir de plus beau que ce service. Les biscuits sur-tout sont admirables. Cette manufacture est dans son enfance, & le Saxe n'est pas plus parfait. On parle de-

ja. de former un établissement semblable à Windsor. On a trouvé une terre ou pâte excellente pour cela. On a un grand édifice inhabité; on a . . . Madame la Marquise, on a tout, hors le goût.

---

## L E T T R E II.

De Madame la Maréchale D'ÉTRÈES.

*(En réponse à la Lettre III. de Madame de Pompadour.)*

Au Montmirail, le 28 Août 1754.

**V**OTRE Lettre m'est parvenue ici, Madame, & j'ai mille raisons de regretter d'y être venue. Mais il faut premièrement vous répondre, afin de commencer par le commencement. Non, mon amie, un Palfrenier n'est pas, année commune, plus heureux que son maître. Je dis année commune, parce que le bonheur me paroît dépendre infiniment des bonnes ou mauvaises saisons de la vie. Je les crois donc également heureux, c'est-à-dire, si peu que rien. Vous vous trouvez malheureuse: dites, moins heureuse que vous n'aviez cru. Mais figurez-vous un moment la privation des grandeurs, qui vous environnent, &



dites-moi si vous ne trouvez pas cette idée épouvantable ? Tout est relatif, & tout nous affecte agréablement ou tristement, selon la situation où se trouve notre esprit. Je suis venue ici dans le dessein d'y jouir du calme d'une retraite de deux mois. C'est un des beaux lieux de l'Univers. Le Maréchal s'est plu à l'embellir, & je m'y promettois un automne délicieux. Ne voilà-t-il pas que je trouve ici une Lettre du Chevalier de Militeri ? Il me fait le détail de cette horrible aventure de M. Jumonville, ou comme il vous plaira l'appeller, car le Chevalier écrit comme un chat. C'est une abomination, c'est un assassinat effroyable. Il faut que ce brave Officier soit vengé. Si nous commettons de pareils crimes, nous serions l'exécration de l'Univers. Mais aussi Militeri ne voit que la guerre autour de lui. Il regarde la guerre comme une affaire décidée. Il brûle de faire la guerre aux meurtriers de ce pauvre Jumonville. Ah ! mon amie, la guerre va se faire, & vous sçavez qu'il y a beaucoup de froideur entre le Ministre & Mr. le Maréchal. Je n'oserai me montrer, s'il ne commande pas. Car la guerre est résolue, je le sçais, on me l'a écrit d'ailleurs, elle se fera sûrement. Madame, je vous abandonne mes intérêts ; je pars après-demain. Montmirail n'est plus

pour moi qu'une Thébàide, où ces deux jours me paroîtront deux années. J'ai eu des pressentimens d'une guerre, la nuit même de mon départ. Je suis bien résolue à ne plus résister à mes pressentimens.

Je ne vous dis rien des tracasseries du Clergé. Mon Dieu! que cela me semble mesquin. Quant au Comte, il n'est pas si merveilleux que vous croyez, pas même pour les petites affaires. Je l'avois chargé de me procurer un beau Sapajou, comme celui de la Princesse Talmond. Il ne tenoit qu'à lui; je n'ai pu l'avoir jusqu'à ce moment.

La guerre ne me sort pas de la tête.

### LETTRE III.

De Monsieur DIDEROT.

*(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour,  
Lettre V.)*

MADAME,

J'ai été surpris de ne pouvoir pénétrer chez vous, dans un moment où j'étois sûr que vous voyiez du monde. Vous ne nous avez point accoutumés à cette rigueur. Aussi n'en suis-je point rebuté. Madame la

Princesse de B.... vous a déjà dit de quelle nature est le service que nous espérons de vous. Je n'ai point voulu qu'elle vous sollicitât, & je me contenterai de vous rappeler, en peu de mots, ce qu'elle vous a dit.

Une Société d'hommes laborieux, & qui n'ont d'autre prétention que celle d'être utiles à leurs semblables, consacrent plusieurs années à la rédaction d'un Ouvrage, qui doit être le dépôt des connoissances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus instruit, dans toutes les classes de la Société, contribue avec empressement à ce travail important. Tous les Coopérateurs montrent à l'envi un zèle, dont ils ne se doutent pas qu'on puisse jamais leur faire un crime. Ils n'ambitionnent rien : plusieurs même d'entr'eux se cachent sous le voile modeste de l'anonyme ; & leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire qui leur revient de leurs travaux, qui est le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'élève, & l'Europe l'admire. Tout à coup, il est attaqué par d'obscurs persécuteurs, qui lui portent des coups d'autant plus dangereux, que les Ouvriers dédaignent, par une fierté peut-être outrée, de repousser leurs insultes. Cependant on commence à taxer notre modération de foi-

blesse. Il faut nous justifier, mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti, si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement. Nous ne voulons point de défenseurs; nous ne voulons que des juges. Soyez le nôtre, Madame, & soyez en même tems notre Avocat, si vous trouvez que cela convienne, & rien ne me paroît plus convenable. La Vérité & la Philosophie n'auront plus d'adversaires, si l'Esprit & la Beauté se chargent de les défendre.

---

## L E T T R E IV.

Du Duc de MIREPOIX.

*(Voyez la Réponse, Lettre VIII.)*

Londres, le 25 Janvier 1755.

MADAME,

**J**E suis un peu peiné du compliment, que vous me faites sur le talent que j'ai pour les correspondances de femme. Ce n'est pas que cela n'ait son prix; mais, en vérité, ce n'est point avec vous que je voudrois me prévaloir de cet avantage. Je vais vous en donner une preuve, en ne vous parlant que des affaires publiques: ce sera un précis de

ma dépêche d'hier , dont je présume cependant que le contenu n'est plus un mystère pour vous.

J'ai insisté , avec force , sur les propositions modérées que le Roi m'a ordonné de faire. J'ai demandé surtout que les prétentions respectives fussent déferées à la Commission établie à Paris , & qu'on s'expliquât plus clairement sur la destination des nouveaux armemens.

On m'a répondu assez laconiquement , après avoir rejeté nos propositions , que Sa Majesté Britannique demandoit à son tour que la possession du territoire du côté de l'Ohio fût remise en l'état où elle étoit à la conclusion de la Paix d'Utrecht. On a agréé les voies de Négociations indiquées , & l'on est convenu tout uniment que la défense des Possessions Angloises étoit le seul motif des armemens envoyés dans l'Amérique Septentrionale. On a fini par me demander , avec beaucoup de hauteur , une explication sur les grandes forces navales que nous préparons à Brest & à Toulon ? Je leur ai répété leur propre réponse.

La tournure que prennent les affaires , me fait soupçonner que je pourrois bien m'être abusé sur le caractère de ces gens-ci. Mr. R. . . . a employé un Million de plus , que son adversaire ; & je crois que la Supériori-



té, corrompue par ses Guinées, se déclare hautement pour la guerre. Il a lui-même eu l'imprudence de dire, qu'il auroit aisément toutes les voix s'il vouloit les payer; mais qu'il se contentoit d'en acheter précisément autant qu'il lui en falloit pour son usage indispensable. Si la paix conserve encore quelques partisans obscurs, c'est qu'ils s'irritent de ce qu'on n'a pas même cherché à les corrompre, tandis qu'ils se jetoient à la tête des corrupteurs. Quelles gens!

Je ne vous dirai plus le Roi d'Angleterre est notre ami. Les faits, qui prouvent le contraire, sont trop constatés. Mais je n'en suis que plus indigné contre les mensonges indécens dont on m'a bercé si longtems.

Souffrez, Madame, que je vous contredise; je le dois à ma justification. Non, je ne puis croire que le secret de la Politique consiste à mentir à propos. Je pense, au contraire, que l'imposture est mille fois plus horrible dans la bouche des Rois que de la part de tous les autres hommes. J'avoue qu'il est piquant d'avoir été dupe; mais il est bien plus deshonorant d'être le frippon. Si j'avois eu le malheur de naître sujet d'un Prince, capable de me commander le mensonge, jamais je n'aurois pû me résoudre à le servir. Mais, graces au Ciel, cette Politique méprisable n'est point celle

de mon Souverain. Il ne m'ordonne rien que l'honneur me défende, & j'attesterai que, depuis que je sers, je n'ai rien vu dans toutes les opérations de la Cour, qui ne puisse soutenir un examen sévère de la part des Rigoristes les plus outrés. Laissons donc nos voisins s'enorgueillir de l'avantage de tromper mieux que nous. Qu'ils acquièrent, s'il le faut, des Empires, à force de mensonges effrontés. Croyez qu'ils seront tôt ou tard victimes de leur injustice, & que le déshonneur, & la prostitution de leur gloire, n'est pas le seul châtiment qu'ils ont à attendre. La mesure de l'iniquité est toujours vacillante, & verse aussitôt qu'elle est comble. Je ne pense pas pour cela que nous devions croiser les bras, & contens d'être les Apôtres de la justice, nous laisser martyriser, en l'invoquant paisiblement. Des fourbes nous prennent au dépourvu. C'est un malheur; mais rien n'est désespéré. Nous avons de grandes ressources. Nous sommes en mesure d'embrasser le parti que nous voudrons; & si l'ambition de nos rivaux peut prévaloir, pendant quelque tems, sur notre modération, nous jouirons du moins du plaisir de n'avoir point forfait à l'honneur. Nous nous préparerons en silence, & nous attendrons un moment favorable pour prendre notre revanche avec avantage.

---

L E T T R E V.

Du Duc de MIREPOIX.

*(A laquelle Madame de Pompadour répond  
par la Lettre IX.)*

Londres, le 9 Février 1755.

MADAME,

**V**ous n'ignorez pas les ordres que j'ai  
reçus du Roi; je me contenterai  
donc de vous apprendre de quelle maniere  
je les ai exécutés.

Après quelques chicanes sur la forme de  
mes pleins-pouvoirs, ils ont été admis, &  
les Ministres en ont témoigné la plus gran-  
de satisfaction. Nous avons même procédé  
à une convention préliminaire & provisoire.  
Le 8, Mr. le Chevalier Robinson me dé-  
clara ministériellement que Sa Majesté Bri-  
tannique étoit résolue à terminer, au sujet  
de l'Ohio, de forte que les montagnes for-  
massent les limites des Colonies Angloises,  
& que tout le pays par de-là, jusqu'aux Lac  
& Riviere d'Ohio & d'Onabache, restât li-  
bre aux Natifs, & aux François & Anglois,  
pour y passer seulement & commercer avec  
les Sauvages. Il ajouta que, de part &

d'autre, on démoliroit & évacueroit tous les nouveaux Etablissmens militaires; qu'ensuite on procéderoit à lever les autres difficultés. J'ai demandé si l'on comptoit s'en tenir à ces déclarations verbales, & si l'on ne répondoit pas, par écrit, au Mémoire remis le 6. Janvier? On a éludé ma demande, sous prétexte de l'inutilité des écritures. Voilà, Madame la Marquise, un Exposé très-succinct de l'état de nos affaires. Je ne puis croire, après toutes les impostures passées, que l'on ait aujourd'hui des intentions plus droites. J'emploie tous les moyens imaginables pour en découvrir plus qu'on ne m'en dit. Je trouve une infinité de personnes disposées à trahir; mais les desseins du Cabinet sont encore un mystère, même pour les plus intimes. Tout ce qui est avéré, c'est que la Nation veut la guerre. Les moyens sont encore inconnus. Le Roi, son Ministre & un Allié puissant, qu'on lui soupçonne dans l'Empire, sont les seuls dépositaires du secret. C'est précisément ce grand mystère qui m'est suspect. Si leurs intentions étoient pures, à quoi bon les cacher si soigneusement? Mais la trahison cherche les ténèbres, & celle-ci me paroît trâmée de main de maître. Je suis persuadé que le Roi d'Angleterre, pendant son séjour dans le Hanovre, aura une

entrevue avec le Roi de Prusse. On dit bien des choses, on prend bien des résolutions dans une pareille entrevue. La hardiesse de l'un entraîne l'indécision de l'autre, & nous ne sçaurions prendre trop de mesures, pour être instruits de ce qui se passera pendant le cours de ce voyage.

Les Anglois disent que les Négociations sont notre meilleure Artillerie. Je crains bien que la mienne ne les détrompe.

J'ai appris avec une vraie satisfaction l'avancement de Mr. de Sechelles. Il est mon ami: je sçais, Madame la Marquise, combien vous avez contribué à lui concilier la bienveillance du Roi, & je répondrais que vous aurez lieu de vous en applaudir. c

## LETTRE VI.

Du Duc de MIREPOIX.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre X.)*

Londres, le 25 Juin 1755.

MADAME,

**V**ous ne désapprouverez pas, sans doute, que j'allegue l'affluence des affaires, pour excuser le délai que j'ai mis à repon-



dire à la Lettre dont vous m'avez honoré : il n'est que trop évident que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'Amiral Boscaven ne soit qu'un mal-entendu, à en croire les Anglois. Mais se faire illusion plus longtems, seroit le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de tous les propos dont Mr. Robinson prétend me payer. Je le vois lui-même honteux de la foiblesse des moyens qu'il emploie. Il insiste toujours sur son idée favorite, de tirer sur la Carte une ligne, qui divise la partie méridionale du Fleuve S. Laurent en deux portions, dont l'une remonteroit vers Quebec, & l'autre iroit à la Mer. Il propose cette opération dans un pays hérissé de montagnes, coupé par des Fleuves, couvert de Lacs & de Forêts, à peu-près, comme s'il s'agissoit de tracer un jardin ; & moi, je dédaigne de répondre à une proposition beaucoup plus définitive que préparatoire, & qui n'a d'ailleurs pour objet que d'anéantir notre Commerce en Amérique. Il demande ensuite la liberté de commercer sur les grands Lacs du Canada : autant vaudroit qu'ils eussent tout le Canada même. Ainsi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les Possessions des deux Nations dans l'Amérique Septentrio-

nale , va occasionner une guerre capable de bouleverser toute l'Europe ; & les Anglois cependant y possèdent , ainsi que nous , plus de terres qu'il n'est possible d'en cultiver avant un tems considérable. La Traite de l'Ohio , occasion des troubles actuels , n'est peut-être pas un objet de mille pistoles par an , & l'on a échauffé les esprits , comme si nous voulions usurper tout le Commerce des Colonies Angloises. En vain j'ai dit que nous consentions à renoncer à ce Commerce ; mais que c'étoit trop exiger , que vouloir que nous l'abandonnassions à l'Angleterre , qui pourroit en abuser contre nous. On est résolu à la guerre , & les propositions les plus modérées sont constamment étouffées , par des prétentions chaque jour plus exorbitantes. J'ai donc fini par déclarer que le Roi regardoit comme inutile toute nouvelle démarche ; que l'Europe verroit avec étonnement que , pour un objet aussi médiocre , les Anglois violassent toutes les regles de l'équité ; & que , pour satisfaire des vues d'ambition & de conquête , ils entreprissent de détruire , dans le nouveau monde , l'équilibre de puissance qu'il n'est pas moins utile d'y maintenir qu'en Europe.

Mr. Robinson m'avoit protesté que Boscaven n'avoit point d'ordres offensifs ; &  
de-

depuis il n'a pas rougi de me dire, que Mr. Hoquart s'étoit attiré le traitement qu'il a éprouvé de la part de la Flotte Angloise, par la hauteur de ses réponses & les menaces qu'il avoit faites; comme s'il étoit vraisemblable, qu'un seul vaisseau, environné d'une Flotte nombreuse, eût le ton menaçant; & même, dans cette supposition, comme si des menaces suffisoient pour le faire cribler de coups de canon. D'ailleurs, on n'ordonne ni restitution, ni dédommagement, ni la liberté des prisonniers. Ces excuses ne sont donc qu'une ironie indécente, ajoutée à un outrage sanglant.

Il me semble, Madame la Marquise, que je ne puis rester plus longtems ici avec décence. Je pense que l'on doit également se hâter de rappeler Mr. de Bussi, que l'on n'auroit peut-être jamais dû faire partir. Je crois inutile qu'il se donne la peine de prendre congé. Pour moi, je me dispenserai d'instruire de mon départ les Ministres de cette Cour. Continuez-moi votre amitié, Madame, & faites que l'on ne m'impute point des malheurs, qu'il étoit impossible à la prudence humaine de prévenir.

## L E T T R E V I I.

De la Duchesse d'AIGUILLON.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre XI.)*

Le 15 Février 1755.

PLAIGNEZ-MOI, Madame ; je viens de perdre mon ami. Tant de devoirs m'enchaînent encore à la vie, que je n'ose la détester hautement. Mais je publierai, devant tout ce qui pourra m'entendre, mon horreur pour les vils persécuteurs dont les vexations ont précipité sa fin. Je l'entens encore qui me dit : „ Ces tracasseries altèrent ma santé ; je vois qu'elles font impression sur des gens dont l'estime ou l'amitié m'est précieuse. On m'a desservi auprès du Roi. Mais, par pitié, qu'on me laisse finir mes jours en repos. Je respecte le culte de mon pays ; je l'ai dit cent fois publiquement. L'Evangile est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes. Mais les Jésuites . . . . „ mais le Pere Routh . . . . non, mon amie, je ne puis leur sacrifier mes Ouvrages. Consultez mes amis, & conseillez-moi. Si j'ai écrit quelque chose qui répugne à la raison, je me retracte au-

„thentiquement.” Voilà l’ami que j’ai perdu. Et, mon fils! mon fils! quel maître il perd, & dans le moment, où le Président, flatté du succès de ses soins, se plaisoit à le former à la Science du Gouvernement: Science si simple, me disoit cet illustre ami, & que les Instituteurs ne font qu’embrouiller. Elle étoit simple pour lui, comme les mouvemens de cet Univers sont simples pour l’Etre qui l’a créé. Il n’est plus un seul homme au monde, avec qui j’ose avoir les connoissances que les femmes n’ont pas ordinairement, ou sur lesquelles on jette du ridicule. Je vous montre toute ma douleur, Madame, parce que vous connoissez le prix de l’amitié. Ne me consolez point. J’ai perdu mon ami. Plaignez-moi.

## LETTRE VIII.

De la Duchesse de CHAROST.

(*En réponse à la Lettre XII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 16 . . . . 1755.

JE n’irai point à la Comédie, Madame; je m’entretiendrai un moment avec vous, & puis je laisserai au petit Duc le plaisir de



continuer. Il est piqué de voir une jolie femme écrire avant tant d'agrément, & de justesse à la fois, sur les affaires publiques. Je l'ai défié d'en faire autant. Il a pris un air avantageux, comme si ses preuves étoient faites depuis longtems. Il est actuellement à mon clavecin, où il répète, d'un air dépité, la Scene d'Eglé. Il ne peut concevoir par quelle magie la plus séduisante de toutes les Bergeres est aujourd'hui transformée en Minerve. Est-ce bien cette même *Pastourelle*, pour qui Appollon *quitte le séjour du tonnerre, & laisse son rang dans les Cieux*? Il vous voit, il vous entend encore; & moi je lui passe ses fadeurs, parce que, en vérité, elles cessent d'en être vis-à-vis de vous. A propos, il vient de me confier que le Maréchal étoit outré, depuis que vous lui avez fait entendre que vous ne pouviez souffrir les odeurs: il ne sçait comment s'y prendre, pour vous le dire; je lui évite cette peine, comme vous voyez.

Mais c'est une horreur, que cette conduite des Anglois à notre égard; cela crie vengeance. Oui, sans doute, il faut aller leur prendre le pays de Hannovre. Il faudra bien alors qu'ils nous rendent nos vaisseaux.

Adieu, ma belle Marquise. Je ne m'entends gueres en Politique; cependant continuez à en faire avec moi. Cela m'amuse & ma vanité en est flattée. Comment pouvez-vous m'écrire que vous avez passé le tems de plaire? Dites que vous en connoissez tous les moyens, qu'il n'est rien dont vous n'ayiez fait usage pour y parvenir, & que tout vous a réussi, même la Politique. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*(Ce qui suit, est d'une autre main.)*

Non, Madame la Marquise, je ne suis ni piqué, ni surpris, de vous voir réunir toutes les connoissances agréables & utiles. Je sçais de bonne part que rien n'est hors de votre portée. Votre belle amie veut *que je politique à mon tour*, & que ma Politique soit à sa portée. Elle me dit cela du même ton, dont elle diroit au cher la Planche: *faites-moi un corps, qui m'aille bien & qui ne me gêne pas*. Et moi, je vais être tout aussi obéissant, que son Tailleur, quoique je n'attende point de salaire.

*Brama assai, poco spera, e nulla cbiedo.*

Je n'en puis dire autant des grands événemens, que je desire comme Soldat; dont j'espere une vengeance éclatante, comme

François, outragé dans la Nation, & auxquelles je demande de toutes mes forces d'avoir part, comme bon serviteur du Roi. La guerre me semble, en effet, autant que résolue. Il ne manque à nos ennemis que de bonnes raisons. Mais c'est-là une vraie misère. Ils trouvent nos possessions à leur bienséance. Eh bien ! ils chargeront un Jurisconsulte de faire un beau Manifeste, pour prouver combien ils y ont de droits, pendant qu'ils prépareront des preuves plus démonstratives que celles du sçavant Publiciste. Celui-ci fera voir, clair comme le jour, qu'une foule de motifs obligent le Roi d'Angleterre à faire cette démarche. Il prendra Dieu & l'Univers à témoin de la droiture des intentions de son Prince. Il lui donnera son livre à lire. Celui-ci le lira, n'y entendra rien, le fera imprimer, & puis répandre dans toutes les Cours. Nous aurons un autre Jurisconsulte à nos gages ; nous protesterons, nous prouverons qu'on n'est pas autorisé à s'emparer ainsi de nos possessions, & nos Erudits feront de grands ignorans s'ils ne trouvent pas dans leurs Livres de quoi prouver tout ce qui leur plaira. Cependant, après tous ces mauvais perfifflages, les Armées ou les Flottes se trouveront en présence, on se battra, on s'égorgera, & l'on finira par donner raison à

celui qui aura été le plus brave ou le plus heureux.

Croiriez-vous , Madame la Marquise , qu'il y a des gens , qui doutent encore que nous ayons la guerre , & que le Roi d'Angleterre ait des desseins aussi injustes ? Ils se fondent sur la piété d'une grande Princesse & sur son amour pour l'équité. Cette respectable amie de la vertu , disent-ils , a quelque ascendant sur le Roi ; elle ne cesse de lui faire les plus fortes représentations. Il a , jusqu'aujourd'hui , montré une espece d'enthousiasme pour la justice. Il n'auroit donc pris le masque de la vertu que pour retirer plus d'avantages des vices qu'il dissimuloit. Il avertiroit l'Univers , de se méfier de lui. Il nous diroit , en particulier à nous : „ je n'étois „ qu'un fourbe , qui ai voulu profiter de „ votre franchise , pour vous duper ; je „ vous ai fait assurer , sans relâche , de la „ pureté de mes intentions ; je vous ai fait „ dire de ne prendre aucun ombrage de „ mes armemens. Mais c'étoit pour vous „ attirer plus sûrement dans le piège , vous „ rendre victime de votre bonne foi , & „ vous surprendre au moment où vous ne „ pourriez vous opposer efficacement à mes „ entreprises”. Voilà ce qu'on pourroit inférer de la conduite de ce Prince ; & quoi-

qu'il soit prêt à terminer sa carrière, cette conduite lui feroit aussi funeste, en un sens, qu'à un Souverain, qui ne feroit que commencer la sienne.

Vous aimez à savoir ce qui se dit, Madame la Marquise ; & les bruits les plus destitués de fondement vous servent à juger des penchans ou des aversions du Public. Ce n'est que dans cette intention que je vous ai fait part de ces propos, auxquels je n'attache, en vérité, aucune croyance.

Mon pere insiste, pour me faire obtenir la survivance de sa charge, avec la permission d'en faire les fonctions. Mais il me semble que ce n'est pas au commencement d'une guerre qu'il faut solliciter de pareilles graces, & je ne sçais si je dois vous prier de m'être favorable ou contraire.

Votre belle amie devoit aller ce soir à Versailles ; un petit accident, pas plus grand que rien, l'en empêche. Ses femmes ont gagné à la Lotterie ; elle n'a pu les tenir ; elles sont à la Foire, elles sont au Palais, elles sont partout. Elle les fait chercher cependant & tâchera d'arriver pour le jeu de la Reine. Elle a un pressentiment de bonheur qu'elle ne veut pas repousser. En cas, qu'elle arrive trop tard, elle vous prie de lui faire prendre des tableaux, pour



cinquante Louis , par Mr. le Prince de S.... Il gagne tout ce qu'il veut aux jeux de hazard. Vous, qui avez la main heureuse, Madame la Marquise, vous tirerez pour elle. Pour moi, j'ai perdu des sommes à cet insipide Cavagnol. Je n'y veux jouer de ma vie. Je suis &c.

---

## LETTRE IX.

Du Marquis d'AUBETERRE.

*(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre XIII.)*

A Vienne, le 25 Décembre 1755.

MADAME,

Tous les ordres ont été donnés, & ceux qui les exécuteront, feront bien habiles s'ils peuvent entrevoir à travers tous les voiles dont je les ai enveloppés, le mystère d'une intelligence qu'il nous importe encore de tenir quelque tems secrète. Le Ministère Autrichien reconnoît la nécessité de ce secret, & je l'ai déterminé à ne plus agiter l'affaire importante de l'Élection. J'ai fait observer, qu'après tous les obstacles que nous y avons opposés, on feroit très-frappé de notre indifférence, ou de notre

complaisance, & qu'on n'auroit pas de peine à deviner la vérité. On m'a répliqué que nous pouvions continuer à faire les mêmes démarches qu'avant l'union, mais avec plus de mollesse, & sans y mettre aucune chaleur. J'ai répondu, que cette conduite seroit peu convenable à la franchise, dont le Roi fait profession, & à son amour pour la vérité. On a cédé, & cette bruyante affaire va tomber d'elle-même.

La grande révolution, qui est près d'éclater, fermente déjà sourdement. Je n'en suis point surpris. Un pareil enfantement ne peut se faire sans douleur. D'ailleurs on se méprend si bien sur notre Plan, que je suis sûr du secret, à moins que ce ne soit de la part de quelques Puissances une méprise affectée. Quoi qu'il en soit, on débite qu'il se forme une Ligue entre les Membres Catholiques du Corps Germanique, pour opprimer les Protestans. On met la Cour de Vienne à la tête de ce parti, & l'on dit que le Roi la secondera de tout son pouvoir. Cette ridicule imagination est l'ouvrage du Fanatisme politique ou de l'ignorance. Voici ce qui l'appuye & ce qui vaut le mieux. C'est que l'œuvre important de la conversion du Prince de Hesse est enfin couronné. Le petit Emissaire du P. Stadler a fait des merveilles

sous son Uniforme Bavarois. Rien n'est abstrait pour certaines personnes, & je vais hardiment vous dire mes idées sur cette petite victoire. Vous m'en comprendrez, Madame la Marquise, ou ce sera ma faute.

Il faut s'attendre à toutes sortes de violences de la part du parti Protestant, pour prévenir les bons effets que nous avons droit d'espérer de ce changement. Ils forceront le Prince héréditaire à renoncer à la Régence du Pays de Hesse; ils lui feront signer des pactes & des engagements, ils lui enleveront ses enfans, pour empêcher qu'il ne les élève dans la Religion qu'il vient d'embrasser. Aucune loi n'autorise cette violence. Cependant il est important de la prévenir. Il faut faire en sorte que ce Prince & ses enfans ne tombent pas au pouvoir du parti Evangélique. Les peuples sont des troupeaux de bêtes. Une renonciation, même extorquée, les détacheroit pour jamais de leur Souverain légitime. Ils croiroient que tous rapports de sujets au Maître sont anéantis, & tous les bons effets que nous attendons de cette heureuse conversion seroient perdus pour nous. Il importe donc de dérober ce Prince au parti Protestant, aussi prompt & aussi bien uni que le parti Catholique est lent & divisé. Il ne faut pas attendre de ces derniers un concert

unanime, une démarche hardie, une exécution prompte. Il faut employer d'autres moyens, & je les indique à Mr. Rouillé, dans une dépêche qui lui parviendra en même tems que cette Lettre vous sera remise. Je ne doute pas qu'il ne vous communique mon idée. Ce même Courier vous porte une Lettre d'une grande Dame de ce pays-ci. Je crois, Madame la Marquise, que vous serez contente des expressions & de la forme qu'elle emploie. On a fait céder, dans cette occasion, la rigueur de l'étiquette au desir de vous témoigner des égards extraordinaires. Mais on m'a fait observer que c'étoit une distinction particuliere, & que l'on accordoit à peu de personnes:

---

## L E T T R E X.

Du Comte d'AFFRY.

(*Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre XIV.*)

A la Haye, le 25 Décembre 1755.

MADAME,

**I**L y a en Europe environ un million de gens qui passent leur tems à écrire, & dans ce nombre il y en a tout au plus trois

cents qui fassent ce métier dans l'intention d'instruire ou d'amuser par des lectures agréables & décentes : le reste écrit pour avoir du pain & des foulards. C'est de la plume d'un de ceux-ci, qu'est sortie l'infame rapsodie que je prends la liberté de vous adresser. Le famélique barbouilleur a eu l'audace d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur. Mais tout ce qu'elle contient, est d'une fausseté si manifeste, que vous ne devez pas en être affectée un moment, & je ne crois ni vous déplaire, ni vous faire ma cour, en vous la faisant parvenir. J'essayerois bien d'en empêcher la vente, ou d'en retirer tous les Exemplaires; mais il faut compter qu'une Edition supprimée en feroit paroître dix autres.

J'ai prévenu le Ministre du Roi de différentes notions qui me sont parvenues des Négociations des Anglois en Allemagne, & des mesures qu'ils prennent pour s'assurer d'un nombre considérable de Troupes dans le Continent. Je suis convaincu qu'il y a un Traité de subside entre les Russes & l'Angleterre, & j'ai quelque espérance de m'en procurer une copie. Ces derniers s'engagent à *louer* aux Anglois cinquante mille hommes pour un tems illimité. Le Landgrave de Hesse-Cassel est sur le point de conclurre un marché semblable, & je ne



puis définir la sécurité dans laquelle on est à son égard. Je sçais que plusieurs Evêques & Princes de l'Empire sont résolus de suivre cet exemple. L'Evêque de Wurzbourg est à-peu-près arrangé, ainsi que le Margrave d'Anspach, qui oublie, au moment de nous servir, les Subsidies énormes que nous avons eû la bêtise de payer à sa maison, lorsqu'elle ne pouvoit nous être bonne à rien. Je serois porté à croire que la Cour de Vienne a beaucoup de part à ces défections, si, d'un autre côté, je n'entendois parler sourdement d'une opération qui me paroît devoir être la plus étrange de ce siècle. Elle dérange entièrement mon système politique ; j'attendrai donc, pour porter mon jugement, qu'on m'ait instruit de ce dont il s'agit. Je puis toujours croire, que la partie du Système général, qui se ressentira le moins de cette Alliance, si elle a lieu, est précisément celle à laquelle je préside, & que je pourrai continuer à négocier sur le même Plan. J'ai des espérances très-fondées de résoudre l'Assemblée des Etats Généraux à la neutralité. C'est tout ce que nous pouvons raisonnablement exiger d'eux.

Mr. d'Orck, Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté Britannique, n'épargne rien pour me croiser. Je doute qu'il réussisse.

Il a menacé les Etats de tout ce dont la vengeance ou le courroux de sa Nation est capable, s'ils ne faisoient marcher six Régimens dans le pays de Hannover, & s'ils ne prêtoient dix Vaisseaux tout appareillés. Ces menaces ne font aucune impression sur le grand nombre. J'avoue que ceux qui ont placé des capitaux en Angleterre, pensent que le salut de la République exige qu'on se déclare contre nous. Mais je me flatte de faire concevoir à la pluralité, que l'intérêt véritable de la République est de garder une neutralité, à la faveur de laquelle elle fera paisiblement & utilement le Commerce des Nations belligérantes, tandis que celles-ci s'entre-détruiront.

Je n'ai point perdu de vue vos commissions, Madame la Marquise ; mais il ne faut pas se presser. Je vois d'ici un gros Commerçant qui fera banqueroute avant peu ; son Cabinet est superbe, & dans ces tems de calamité nous aurons des morceaux d'un grand prix , pour moitié de leur valeur. Il y a surtout deux Teniers & quatre Rembrands, dont je suis amoureux. Seriez-vous tenté de trois petits bronzes antiques ? Enfin, vous aurez le Catalogue & vous ordonnerez. Le Prince de l'*Eldorado* me demande souvent de vos nouvelles avec

toutes fortes de démonstrations d'intérêt. Si vous voulez le rendre bien heureux, Madame, écrivez - moi quelque chose que je puisse lui montrer.

## LETTRE XI.

De Mr. ROUILLE, Ministre des Affaires  
Etrangères.

*(En réponse à la Lettre XVI. de Madame de Pompadour.)*

Versailles, le 3 Janvier 1756.

MADAME LA MARQUISE,

J'AI exécuté les ordres du Roi, & d'une façon qui sauve tout ce que la démarche que Sa Majesté a voulu faire, pouvoit avoir d'humiliant aux yeux des mal-intentionnés; car en elle-même elle n'a rien que d'honorable. J'ai adressé à Mr. Fox un Mémoire, par lequel Sa Majesté, avant de se livrer aux effets de son ressentiment, demande au Roi d'Angleterre satisfaction de tous les brigandages commis par la Marine Angloise, & la restitution de tous les vaisseaux, tant de guerre que marchands, pris sur les François. J'ai ajouté qu'un refus

se-

seroit considéré comme une déclaration de guerre authentique. Je ne me promets rien de cette dernière démarche; mais le mépris que nos Adversaires font des formes, ne nous autorise pas à les violer.

Il faut croire, qu'il étoit impossible de prévenir ce qui se passe à Berlin, puisque Mr. le Duc de Nivernois y a échoué. Mais cette révolution même peut nous être utile, en ce qu'elle va forcer les Anglois à une guerre de terre. Elle divisera leurs forces, & les entraînera dans d'énormes dépenses, dont la seule perspective peut occasionner une défiance dans la solidité des dettes nationales & anéantir entièrement leur crédit. Le Roi de Prusse, dissimulant jusqu'au bout, prétend qu'il ne veut conclure un Traité avec l'Angleterre, qu'afin de prévenir les suites funestes dont le menaçoit l'approche des Russes. Mais ce ne seroit qu'un égarement politique, dont je ne le soupçonne pas. L'affaire est méditée de loin, ou si elle a été précipitée, comme il l'assure, je réponds qu'il n'en songe pas moins à ses intérêts, auxquels il sçait adapter même ses fausses opérations. Il a persisté à nous offrir sa médiation. Mais il me paroît que dans les circonstances présentes, ce seroit quelque chose de singulier que les bons offices du Roi de Prusse au-

près de l'Angleterre. La Cour de Madrid est si bien persuadée de l'impossibilité d'amener le Ministère & la Nation Britannique à un accommodement, qu'elle a déclaré qu'elle laissoit au Roi de Prusse tout l'honneur qu'il y avoit à attendre des suites de la Négociation. Aussi sommes-nous résolus à faire cesser entièrement les démarches de ce Prince sur cet objet. Mr. de Valori cependant aura incessamment des pleins-pouvoirs. Je ne crois pas que cela opere quelque chose de bien important ; mais il faut n'avoir rien à se reprocher. C'est un homme de mérite, & peu m'importe qu'il n'ait pas la réputation d'un grand Négociateur ; car cette réputation même nuit ordinairement dans les Négociations. J'aime mieux mettre de tems en tems sous vos yeux, Madame la Marquise, un tableau raccourci de l'état des affaires, que de vous en entretenir de vive voix. Vous êtes si peu maîtresse de vos instans, qu'il seroit véritablement impossible de mettre dans une conversation autant de suite que de pareilles matières en exigent.

Je suis avec respect, &c.





## L E T T R E XII.

Du Maréchal Duc de BELLE-ISLE.

*(En réponse à la Lettre XVII. de Madame de Pompadour.)*

A Paris, le 27 Mars 1756.

QUE je vous donne des leçons, Madame ! En vérité, quoique je sois à-peu-près le Patriarche de la Politique dans ce pays-ci, je ferois gloire d'en recevoir de vous. Je vous dirai donc tout simplement ce qui se passe, car je me soucie médiocrement du reste. On ne finit jamais avec les spéculations, & je ne les souffre pas, quoiqu'on m'accuse d'avoir une belle passion pour les projets. J'en fais aussi peu de cas qu'un autre ; mais sur cinquante il peut se faire qu'il y en ait un d'utile, & si je les rejette tous, le cinquantième est aussi rejeté. Vous sçavez que c'est un homme à projets, qui nous a donné l'idée de Minorque. Je vous réitere ce que j'avois l'honneur de vous dire hier : cette idée est très-heureuse. Je n'ai pas sçu le moindre gré à ceux qui propoisoient de faire la descente à Jersey. On vouloit me flatter, parce que cette Ile se trouve dans mon Département

maritime ; mais il y a infiniment plus d'avantages & peut-être plus de facilités à réussir à Mahon. J'ai donc concouru avec joie à cette résolution. Je crois que Mr. de Richelieu est l'homme qu'il faut. Je suis bien porté à croire que c'est un homme supérieur, car je ne sçache pas, que rien de ce qu'il a tenté ait mal réussi : il a la modestie d'attribuer ses succès à son bonheur. Est-ce que vous auriez pensé, que Mr. de Richelieu avoit foi au bonheur ? Je ne puis convenablement lui donner des conseils ; mais vous, Madame la Marquise, vous pouvez tout dire, sans conséquence. Recommandez-lui, de grace, de se munir d'une infinité de choses auxquelles on ne songe point. Des cordes, des échelles, des sacs, des flambeaux, des scies, des hoyaux. On me fait encore un crime d'avoir l'esprit de détail. C'est, je vous l'avouerai, depuis 1747, qu'on m'envoya en Provence, que j'ai ce ridicule. C'étoit un puissant génie qui dirigeoit toute l'opération ; un de ces hommes qui ne travaillent qu'en grand, & qui dédaignent les minuties. J'arrivai sur la frontiere du Piémont. Je ne trouvai ni munitions, ni tentes, ni fourages, ni rien de tout ce dont on ne peut se passer pour se mettre en campagne. Depuis cette époque . . . . . Pardon, Madame la Marquise,

se vous entends dire tout bas, que le vieux Maréchal rabache, & vous avez raison.

J'apprens d'un Emissaire que j'ai à Portsmouth, que les Anglois sont réellement alarmés des préparatifs prodigieux qui se font, ou qui ont l'air de se faire au Havre. Ils ne voient qu'une invasion dans l'un des trois Royaumes; & les Espions Anglois ont eux-mêmes annoncé la descente comme une affaire résolue. Le Roi d'Angleterre, persuadé de la solidité de ces relations, en a prévenu la Chambre des Communes, le 23 de ce mois, & toutes les mesures qu'ils prennent, annoncent qu'ils n'ont pas le plus léger soupçon au sujet de Minorque.

Vous connoissez, Madame la Marquise, le respectueux attachement, que je vous ai voué pour la vie.

P. S. Il est sept heures quarante minutes, & j'ouvre ma Lettre pour vous demander si vous vous êtes apperçue du tremblement de terre? J'ai senti une secoussé qui a ébranlé mon fauteuil, & renversé quelques magots qui étoient sur ma cheminée. Vous n'étiez pas trop bien hier; je vous prie, Madame, de me faire dire comment vous vous trouvez en ce moment.

## L E T T R E XIII.

De la Maréchale d'ÉTRÉFS.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre XVIII.)*

A Paris , le 29 Mars 1756.

**J**E l'avois bien prévu, Madame, que Mr. le Maréchal seroit victime de la faveur. Je déteste les Cours; je renonce à leurs bienfaits; elles sont injustes. Si elles accordent des graces, des honneurs, c'est toujours aux dépens de l'équité; c'est en déshonorant, sans raison, un sujet utile & respectable. Oui, Madame, oui, Monsieur le Maréchal est déshonoré. Il n'y a plus d'amis dans le monde, puisque vous ne l'avez pas garanti de cette humiliation. Et qui lui préfere-t-on? Un homme, qui s'est fait un nom par sa frivolité & son amour pour la dissipation; comme les autres s'en font un par leur mérite ou leurs belles actions: un voluptueux raffiné, qui n'a d'autres talens qu'une audace extrême; une imagination fertile, quand il s'agit d'inventer des amusemens; une aisance naturelle à dire des riens, avec l'agrément & les graces de la simplicité; traitant les plus grandes affaires

moins sérieusement que la séduction d'une femme ; excellent juge des talens de nos Actrices & des petits vers du jour ; qui s'est donné de grands vices , pour se rendre considérable ; dont la plus grande gloire est d'être le directeur & l'arbitre des plaisirs de nos inutiles , de donner le ton à nos élégans , & de se connoître mieux qu'homme de France en magnificence & en galanterie. Le voilà donc notre concurrent ! Voilà l'homme auquel Mr. le Maréchal est inférieur. En vérité, je suffoque. Mais l'événement en décidera. Vous verrez Mr. de Richelieu revenir de Minorque , sans avoir réussi. Je doute qu'il en revienne. Vous le verrez conduit en triomphe à Londres sur les Vaisseaux Anglois , après que tous les siens auront été coulés à fond : vous le verrez servir de jouet à la populace de Londres , & il aura si peu de cœur qu'il n'en crevera pas de honte. Je vois avec peine ces desastres, & je suis capable de desirer qu'ils n'arrivent pas. Mais ils arriveront , Madame , ou Mr. de Richelieu est le plus grand Général du siècle.

Mais qu'est-ce donc qu'on veut faire de Mr. le Maréchal ? N'est-il pas démontré qu'on ne veut rien faire de bien , si on ne l'emploie pas ? Il est à tout ceci d'un phlegme qui me met hors de moi-même. Il dit



que Mr. de Richelieu est son aîné, que rien n'est plus naturel que ce qui arrive. Dites-moi donc un mot de consolation, Madame; vous devez favoir la désolation où je suis, & je n'entends point parler de vous.

---

## L E T T R E   X I V .

Du Comte de TRESSAN.

*(En réponse à la Lettre XX. de Madame de Pompadour.)*

A Toul, le 15 Mai 1756.

MADAME,

**N**E me grondez pas; j'ai commis l'indiscrétion de lire au Roi (\*) l'article de votre Lettre qui le concernoit. J'ai vu sur son visage tout le plaisir qu'il en a ressenti. L'estime & les éloges des belles ames sont la récompense de la vertu. Tous les jours de la vie de ce Prince sont marqués par quelque trait de bienfaisance. Je veux vous en dire un, dont j'ai été témoin. Il y a trois jours, que j'eus l'honneur de me promener avec lui dans les bosquets de Chanteheu. Il s'approcha d'un Kiosque, endom-

(\*) Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

magé par un ouragan & qu'il s'est hâté de faire réparer. Je dirai en passant à Madame la Marquise, que ce Kiosque est une Fée-rie. Les desseins sont du Roi, & Micque n'y a fait que des changemens très-légers. Tous les Ouvriers, à son arrivée, suspendirent leur travail, à l'exception d'un vieillard, qui resta courbé sur sa pioche, sans même prendre la peine d'ôter son chapeau.

„ *Tu es bien diligent*, lui dit le Prince d'un ton de bonté. *Je n'ai rien de mieux à faire*, dit le vieillard, sans discontinuer.

„ *Quoi, pas même quand je te parle ?* —

„ *Bon, Monseigneur, est-ce que cela me profiteroit d'un Masson (\*) ?* — *Que sçais-tu ?* —

„ *Ce que j'en sçais ?* ” (vous observerez, que le cynique journalier piochoit toujours, & que le Roi avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire;) „ *ce que j'en sçais ?*

„ *Je sçais qu'un jour de Pentecôte, que vous vous promeniez dans le bois de Commercy, vous me dites: bon-homme, qu'est-ce que la fleur blanche qui est sur cet arbre ? Moi, je grim-pai dessus, pour en cueillir une branche, & je vous la présentai. Ce n'étoit pas grand' chose: mais en descendant de l'arbre je me blessai au bras; & quand un brave serviteur s'est blessé, pour faire plaisir à son Seigneur & maître, il faut que ce soit un bonheur pour*

(\*) Monnoye de Lorraine.

„ lui; & vous, Monseigneur, vous ne m'avez  
 „ point fait de bien. Vous avez bien dit à Mon-  
 „ seigneur l'Intendant, qui étoit avec vous, de  
 „ me récompenser. Mais il est trop bon ména-  
 „ ger. Depuis quoi je boude tous les grands  
 „ Seigneurs.”

Je ne vous dirai rien, Madame, de la  
 joie du bon-homme, quand le Roi eut ré-  
 paré cette faute involontaire. Mais je trou-  
 vai beaucoup plus touchans les regrets de  
 ce bon Prince, & tout ce qu'il me fit l'hon-  
 neur de me dire, en continuant notre pro-  
 menade, sur les fautes fréquentes auxquel-  
 les les Souverains sont exposés. „ En voilà  
 „ une, que je répare, me dit-il avec amertu-  
 „ me. Mais c'est le bazar, qui m'en a four-  
 „ ni l'occasion. Que d'autres délits j'ai pu  
 „ commettre contre mes sujets, soit par moi-  
 „ même, soit par ceux qui m'entourent, & qui  
 „ jamais ne seront réparés! Comte, voilà un  
 „ fond de réflexions tristes & déchirantes, que je  
 „ n'épuiserais de longtems.”

Tout ce qu'on vous a dit du Nain Bébé,  
 est très-vrai, Madame la Marquise. Son  
 esprit est même cultivé, & il vient de m'en  
 donner une preuve. Je lui ai dit l'intérêt  
 que vous preniez à lui, & qu'il devoit vous  
 faire dire quelque chose d'analogue à sa pe-  
 tite personne. „ Oh bien, dites à Madame  
 „ la Marquise, que j'ai lu ce matin que

„ les Nains faisoient , il y a bien longtems ,  
 „ les délices des Sybarites , & que tous les  
 „ Colonels de cette Nation en avoient un  
 „ pour porter leur épée : que les Romains  
 „ emprunterent d'eux ce bel usage , qui de-  
 „ là est passé , on ne sçait comment , en  
 „ Pologne , où d'ailleurs la Nature a fort  
 „ multiplié ces productions imparfaites , &  
 „ que cet usage , à mon grand regret , ga-  
 „ gne la France , où je m'ennuye mortelle-  
 „ ment , d'être tantôt enfermé dans un pâ-  
 „ té , comme un lapin , tantôt dans une  
 „ basse de viole , que sçais-je où , & d'être  
 „ toujours montré comme une curiosité . ”  
 J'ajouterai à l'érudition de Bébé , que les  
 Nains sont encore très-communs en Alle-  
 magne . Il y a peu de Cours qui n'aient  
 leurs Nains . Elles ont même leur fou en  
 titre d'office . Quelques-unes cependant ont  
 supprimé ce spectacle , si affligeant pour une  
 ame honnête , d'un être qui étoit notre  
 semblable , & dont nous faisons cruellement  
 notre jouet , parce qu'un défaut dans ses  
 organes , ou tout autre accident , l'a privé  
 de ses facultés intellectuelles . Je n'en ai  
 jamais vu sans être affecté d'une pitié dou-  
 loureuse pour ces infortunés , & d'un pro-  
 fond mépris pour ceux qui s'en amusoient .  
 Mais on leur a substitué dans plusieurs Cours  
 des êtres bien plus dangereux , & bien vils

à mon avis. Ce sont ces persifleurs de profession, qui amusent le Prince & les oisifs qui l'entourent, aux dépens de quelques fots ou de quelques honnêtes gens timides, & que les plaisanteries d'un méchant homme qui a de l'esprit, déconcertent & mettent hors d'état de répliquer. N'est-ce pas là, Madame la Marquise, une vermine qu'il faudroit extirper, & ne vous ai-je pas vue excédée bien souvent de deux ou trois personnages de cette espece, que j'aperçois encore d'ici?

Ma femme & mes enfans sont bien sensibles à votre souvenir. Une de mes filles vient d'être inoculée avec le plus grand succès. J'entends déjà les clameurs des fots. Mais, indépendamment de la santé, je fais un cas extrême de la beauté dans une femme; après les avantages de l'ame, c'est-là le plus beau don des Cieux. Quant à mes fils, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Si je les fais inoculer, c'est que je suis bien convaincu de l'importance de cette opération pour la vie & la vue. D'ailleurs, qu'ils soient bien bâtis, qu'ils aient le visage un peu plus beau que le diable, & je suis content.





## L E T T R E   X V.

Du Comte de STAREMBERG, Ambassadeur  
de la Cour de Vienne à Paris.

*(A laquelle Madame de Pompadour (\*) répond  
par la Lettre XXII.)*

A Paris, le 20 Avril 1756.

MADAME,

**V**OUS vous êtes expliquée trop clairement avec moi sur l'Alliance qui est près d'être conclue, pour que je ne tâche pas de détruire les doutes que l'on veut vous inspirer sur les avantages que la France en retirera. Je suis sûr que, si je puis vous persuader, vous ferez un bon usage des notions que je vais vous donner. Je veux résumer moi-même tout ce que Mr. de \* \* \* oppose au projet d'Alliance, en partant de la nécessité d'une union ou d'une rupture entre les deux Puissances.

(\*) La date de la Lettre de la Marquise doit être antérieure au mois de Juin, & c'est par inadvertance que nous avons cru qu'elle avoit été écrite alors. Celle du Comte de Staremborg rectifie notre erreur.

L'Alliance, dit-il, change absolument le Système de l'Europe, & comme la France s'est assez bien trouvée jusqu'ici de ce Système, il est au moins dangereux pour elle de s'exposer aux suites d'une révolution, dont les avantages ne sont point constatés, & dont les désavantages le sont, puisqu'elle lui fait perdre ses principaux Alliés. La position de la France, vis-à-vis de l'Espagne, la laisse parfaitement tranquille sur le sort de l'Italie, où la Maison d'Autriche ne peut avoir aucun succès contre les forces réunies des deux Maisons de Bourbon. Il ne reste donc aux Autrichiens que l'Alsace ou les Pays-Bas, où ils puissent porter l'effort de leurs armes. Mais c'est attaquer le taureau par les cornes, & la France est sûre, même avec un petit nombre de troupes, d'avoir la supériorité dans une guerre de sièges. D'ailleurs, où sont les moyens de la Cour de Vienne ? Les François ne peuvent-ils pas soulever contre elle presque tout l'Occident de l'Allemagne ? Ils n'ont par conséquent rien à redouter des Autrichiens, & ils s'imposent un pesant fardeau, en contractant l'alliance méditée, sans en retirer aucun avantage, puisque nous persistons à en faire excepter la guerre présente. De notre côté, menacés par le Roi de Prusse, inquiets du côté du Grand-Seigneur,

très-mal affermis en Italie, que pouvions-nous faire de mieux, que de nous attacher à une puissance qui pouvoit nous écraser, en s'unissant à nos ennemis? Ce qui montre surtout à quel point l'alliance nous est utile, c'est l'empressement que Mr. le Comte de Kaunitz a témoigné pour sa conclusion.

Passons au Traité secret. Si les desseins énoncés dans ce Traité ne peuvent se réaliser, la France se privera des seuls moyens d'aggrandissement qui lui restent, puisque l'Allemagne sera fermée à ses conquêtes. On a soin encore d'insinuer, que nous ne pouvons être de bonne foi sur l'exécution de ces articles secrets, & que jamais nous ne consentirons à nous affoiblir aux Pays Bas, pour nous fortifier en Italie; surtout en stipulant la reversion à la Couronne de France, de la Souveraineté que nous destinions à l'Infant, en cas d'extinction de sa branche. Quand le moment de l'exécution sera arrivé, si jamais il arrive, nous ferons naître des difficultés imprévues; cependant nous serons rentrés en possession de la Silésie, par le moyen des Troupes & des sommes considérables que la France doit nous donner. Notre objet sera rempli, nous ferons tous nos efforts pour ne point la contenter, & alors elle sera hors d'état de s'en

ressentir. D'ailleurs, l'objet de l'Alliance est en partie l'affoiblissement du Roi de Prusse; cependant, aucune Puissance n'a plus d'intérêt, que le Roi Très-Chrétien, à maintenir l'influence que ce Prince s'est acquise. Enfin, en supposant la meilleure foi du monde de notre part, l'avenir amenera une foule d'événemens, qui changeront nos dispositions. La ferveur de la reconnoissance sera entièrement amortie. Notre facilité à sacrifier nos engagemens à nos intérêts n'est que trop connue. Nous trouverons plus d'avantage à manquer de foi, qu'à la garder, & nous deviendrons parjures.

Voilà, Madame la Marquise, ce que Mr. de \*\*\* m'a objecté de plus important, dans la conversation dont vous avez été témoin. L'arrivée du Roi m'empêcha de lui répondre; c'est ce que je veux faire ici, c'est vous surtout que je desire de persuader.

Je conviens que l'Alliance change entièrement le Systême: mais c'est en le simplifiant. Au lieu de cette foule de petits Alliés, altérés de la soif des Subsidés, des Pensions, des Présens, vous avez un Allié unique, de qui vous recevrez des secours reciproques & équivalens à ceux qu'il aura reçus de vous. Vous êtes assurés de faire avec avantage une guerre de terre, où vous auriez eu inévitablement le dessous, dans le

cas où l'Alliance n'auroit pas eu lieu. Jusqu'au Ministère du Cardinal de Richelieu, nous avons eu sur la France des avantages soutenus. Les circonstances actuelles sont assez analogues à celles des tems qui précéderent l'administration de ce grand homme; nous avons repris notre ancien ascendant en Allemagne, & nous pourrions nous flatter des mêmes succès. Mais les deux Puissances n'ont aucune prétention à la charge l'une de l'autre. Les vieilles animosités sont assoupies; rien ne s'oppose à leur union. L'Espagne, tranquille sur le sort de l'Italie, peut prendre part à la guerre, & saisir cette occasion pour se venger des Anglois. La Hollande, rassurée sur la conservation de sa Barrière, s'engage à la neutralité. La France peut donc en sûreté diriger tous ses efforts contre l'Angleterre. Alliée avec la Puissance la plus redoutable de l'Europe, sa modération seule bornera l'empire qu'elle voudra exercer sur ses voisins. Elle pourra faire repentir les traitres & les parjures, ou si elle pardonne, ce sera magnanimité & non foiblesse.

On jette ensuite des doutes sur la sincérité de nos promesses. D'après ce principe il faudroit se défier de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Univers. Quant à moi, de

D



quelque côté que je regarde, je ne vois que de très-grands avantages pour la France dans cette Alliance. Je ne parle point du projet d'échange, parce qu'il est encore douteux, si aucun obstacle ne s'y opposera. Mais l'Angleterre sera humiliée sur terre & sur mer : l'Espagne, dont les succès doivent intéresser la France, peut forcer les Portugais à se déclarer contre les Anglois, qu'ils enrichissent par leur commerce, qu'ils seront forcés de rendre à la Nation François. En Italie, on peut opérer beaucoup de petits arrangemens de convenance, dont j'ai donné l'idée aux Ministres du Roi. Les Turcs ne peuvent qu'applaudir à une union, qui semble leur répondre de la Maison d'Autriche, tant qu'ils ne l'attaqueront pas. Les voilà tranquilles sur leurs possessions d'Europe, que nous ne pourrions convoiter, sans nous rendre coupables d'une basse trahison envers la France. Les Polonois ne sont pas moins intéressés à la durée de l'Alliance. Elle les met à l'abri des entreprises de la Russie ; car cette puissance ne pourroit désormais gagner de l'influence en Pologne qu'à notre préjudice ; à moins de supposer que nous fussions de concert avec la Czarine, pour profiter des dissensions qui déchireront cette malheureuse République. Soup-

çon déshonorant & qui ne peut tomber sur la Cour de Vienne, qui depuis tant d'années n'a suivi d'autre Système que l'équité & la modération. Qu'on cesse donc de nous prêter un sentiment d'ambition, que nous ne pourrions satisfaire sans être excessivement injustes. Le Roi de Prusse sera puni à frais communs de ses Traités clandestins. Les Etats de l'Empire auront dans la personne du Roi un puissant Protecteur auprès du Chef de l'Empire, qui montre déjà un penchant décidé pour la Nation Française. Quant aux deux Couronnes du Nord, l'augmentation du crédit de la France ne fera que les lui attacher plus inviolablement encore, & les déterminer à se déclarer au besoin contre la Russie. De tous côtés l'Alliance offre aux deux Puissances des avantages d'un prix inestimable, & je ne doute pas, Madame la Marquise, que vous n'en ayiez été frappée. C'est l'importance de l'objet, qui m'a engagé à être si prolix.

Voilà un billet du matin d'une espece toute nouvelle, pour être envoyé à la toilette d'une jolie femme; mais je sçais que les petites brochures de Crébillon ne sont plus étonnées de se trouver, dans votre boudoir, à côté de Montesquieu ou de Buffon. Continuez, Madame, à nous donner ce bon exemple. Une femme aimable

fait plus de profélytes à la Philosophie & aux Lettres, quand elle les aime avec discernement, que tous les Professeurs du monde entier.

---

## LET TRE XVI.

De la Comtesse de BRIONNE.

*(En réponse à la Lettre XXIII. de Madame de Pompadour.)*

Paris, le 12 Juillet 1756.

**M**ILLE graces, ma belle amie, de votre attention à m'annoncer l'heureuse nouvelle. Le Courier est venu passer cinq minutes avec moi. Peut-être souperons-nous ce soir ensemble; j'ai cent questions à lui faire. Ces Fortifications taillées dans le roc vif, ces mines, ces contre-mines, ces échelles trop courtes, qui n'ont rien fait manquer, ces quatre bombes, ce coup de canon, tirés pendant la nuit pour signal, ce brave Officier qui a monté à l'assaut malgré un bras emporté; il faut qu'il me dise tout cela en détail. J'en ai une impatience extrême. Il avoit si bonne grace sous la poussiere & la sueur! La nouvelle m'a fait tant de plaisir! Je l'ai presqu'embrassé.

Adieu, ma chere amie ; vous savez que le Prince de Beauveau s'est conduit comme un Alexandre. On dit encore un bien infini de Mr. de Maillebois. Pour le Général, il n'y a rien à en dire : c'est toujours lui, & je suis bien sûre qu'en ce moment vous ne le boudez pas.

---

## LETTRE XVII.

Du Comte D'AFFRY.

*(Voyez la réponse de Madame de Pompadour, à la Lettre XXV.)*

A la Haye, le 27 Mai 1756.

MADAME,

**V**OUS apprendrez sûrement avec plaisir que les Etats Généraux ont déclaré avant-hier, qu'ils observeroient une exacte neutralité pendant le cours de la guerre, cependant sans préjudice des alliances qu'ils ont précédemment contractées. J'espère que le Roi m'autorisera incessamment à leur déclarer que le territoire de la République sera à couvert de toute insulte de la part de ses Troupes, & à leur donner les mêmes assurances sur les Pays-Bas Autrichiens qui forment leur barriere.

Les Etats ont certainement pris le parti le plus convenable à leurs intérêts. Ils ne pourroient entrer dans le Plan politique d'une des Puissances belligérantes, que comme ses Trésoriers, & ils se garantiroient difficilement de devenir la proie de l'autre. Cette République n'est qu'une Société de marchands, qui n'a que de l'or, qui n'a plus de fer ; l'esprit mercantil est le seul qui domine chez elle. Vous n'y trouverez pas un Soldat Hollandois. Tous ses défenseurs sont des étrangers soudoyés. Ainsi elle n'a rien de mieux à faire que de garder, le plus constamment qu'elle pourra, la neutralité, à laquelle elle vient de se résoudre. Si jamais elle est forcée de changer de système, je regarde sa perte à peu près comme assurée.

Nous avons ici une grosse Altesse allemande, qui est toute fiere de vous avoir connue, il y a quelques années. Il a fait plusieurs soupers, *parfaitement délicieux*, avec vous dans le fauxbourg St. Germain. Vous aviez alors, ajoute-t-il, trop d'amitié pour lui, pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler aujourd'hui son nom.

Le Navire, la Syrene, doit porter à Rouen les tableaux & les bronzes que vous m'avez indiqués. S'il a eu un vent favorable, il peut déjà être arrivé. Je desire beau-



coup, que vous soyiez contente. J'aurois bien voulu vous les présenter moi-même, & mes affaires rendent ma présence bien nécessaire en France ; mais je crains que dans les circonstances actuelles la demande ne paroisse déplacée.

Je ne vous croyois pas, Madame la Marquise, en relation avec Mr. le Baron de Reischach, Ministre de Vienne auprès de LL. HH. Puissances. Il m'a prié instamment de vous faire parvenir la Lettre ci-jointe, & je m'acquitte de sa commission.

Je suis avec respect, &c.

## L E T T R E XVIII.

Du Comte de BROGLIO.

*(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre XXIV.) (\*)*

Dresde, le 13 Septembre 1756.

MADAME,

J'AI beaucoup tardé à remplir l'engagement, que j'ai pris avec vous l'année dernière, mais je voulois avoir des nouvel-

(\*) Nous ne relevons pas toutes les fautes, que nous avons commises, en imprimant les

les positives à vous mander. Malheureusement, celles dont j'ai à vous faire part, ne sont point agréables. Cependant je me flatte encore, que les suites n'en seront pas aussi fâcheuses qu'on avoit craint d'abord.

Vous n'avez pas ignoré, Madame, que le Roi de Prusse n'attendoit que la réponse de la Cour de Vienne pour marcher en Bohême, à la tête de son Armée, à travers la Saxe. Cette réponse ne le satisfit point, & dès la fin d'Août il fit demander au Roi de Pologne la liberté du passage, en ajoutant: *qu'il verroit avec plaisir arriver le moment, de remettre S. M. Polonoise en possession de ses Etats.* Cette tournure très-expressive n'avoit pas besoin de Commentaire.

Sa Majesté Polonoise se renfermant dans les bornes de la neutralité, a fait promettre toutes sortes de facilités pour le passage de l'Armée, qui est aussi-tôt entrée en Saxe. Le Prince Ferdinand, après avoir fait démolir les Fortifications de Wittenberg,

Lettres de Madame de Pompadour. Nous devons cependant prévenir le Lecteur, que nous nous sommes trompés, en mettant: *Au Duc de Boufflers*, en tête de la Lettre XXIV. Les Lettres initiales *Br.* nous ont trompés, & ce n'est qu'en lisant la réponse du Comte de Broglio, que nous avons été tirés de cette erreur, qui n'est pas plus excusable que les autres.

s'est emparé de Leipzig. Tout l'argent des Caisses Electorales a été saisi : il a été défendu, sous peine de mort, de rien payer à l'Electeur, & l'on a forcé les Magistrats de prêter serment au Roi de Prusse.

Dans cette crise, la Cour de Dresde s'est déterminée à lui faire demander quelles étoient ses véritables intentions ? On a chargé le premier Lieutenant-général de l'Armée Saxonne d'aller faire cette demande. Cet Officier, en arrivant à Leipzig, a été désarmé, déclaré prisonnier de guerre, & conduit chez le Prince Ferdinand, qui l'a envoyé au Roi de Prusse. Ce Prince a fait une réponse très-vague, voulant sans doute laisser la Cour de Saxe dans la perplexité, pour surprendre Dresde plus aisément. Une autre tentative, faite par le canal de Mylord Stormond, ayant aussi mal réussi, le Roi de Pologne a pris, avec une fermeté digne de lui, le seul parti qui pût convenir à sa gloire & à sa sûreté : il s'est mis en état de repousser vigoureusement les insultes dont il étoit menacé.

Les Troupes Saxonnnes ont été heureusement rassemblées, malgré le peu de tems qui restoit pour cette opération. L'Armée s'est trouvée forte de dix-huit mille hommes. On lui a fait occuper un camp très-avantageux, appuyé de la rive gauche de

l'Elbe, & des deux Fortereſſes de Pirna & Koenigſtein, à cinq lieues de cette réſidence. Cette poſition eſt très-bien choiſie, & le Camp d'ailleurs eſt muni de tout ce qui eſt néceſſaire à une longue déſenſe. Le 6 de ce mois Sa Majeſté Polonoïſe, accompagnée des jeunes Princes ſes fils, a fait la revue de ſon Armée, & la préſence du Souverain a rempli les Troupes de courage & de confiance. Le Roi de Pruſſe n'a pas tardé à ſ'emparer de Dresde. Les Soldats Pruſſiens montent la garde, même dans le Palais, ſous les yeux de la Reine, qui ſ'y trouve avec une partie de la Famille Royale. On a ordonné aux quatre Miniſtres de Conférence de ne ſe mêler déſormais d'aucune affaire, & l'on a été juſqu'à leur défendre de rendre compte au Roi, par une Lettre ouverte, de ce qui venoit de leur être preſcrit.

Avant-hier, le Général Wilich, qui commande à Dresde, a envoyé des gens armés pour ouvrir les Archives du Cabinet. Il y avoit déjà poſé des ſentinelles, malgré les repréſentations de la Reine, qui ſ'étoit déterminée à y mettre ſon cachet. Cette Princeſſe ſ'y eſt transportée elle-même, pour ſ'oppoſer à l'ouverture, mais ſans ſuccès. Le Général Pruſſien lui a dit qu'il ne pouvoit différer, & l'a ſuppliée de

se retirer, parce qu'il ne répondoit pas de l'insolence du Soldat. C'est ainsi que l'Archive a été fouillée, visitée & peut-être enlevée. Cet acte est d'autant plus odieux, qu'on n'y aura rien trouvé qui puisse indiquer les intelligences prétendues qu'on vouloit découvrir, & constater les desseins offensifs que le Roi de Prusse supposoit aux Cours de Vienne & de Dresde.

On ne sçauroit donner assez d'éloges à la conduite de la Reine de Pologne ; cette Princesse montre, dans ces circonstances accablantes, une présence d'esprit & un courage au-dessus de son sexe. Sa Majesté Prussienne se trouve très-embarrassée par la généreuse résistance du Roi de Pologne, dont la résolution le couvrira de gloire, & sera très-avantageuse à la Puissance contre laquelle le Roi de Prusse dirige l'effort de ses armes.

La Cour de Vienne, qui n'est encore instruite que de l'entrée des Prussiens en Saxe, en est indignée. Je ne manquerai pas, Madame la Marquise, de vous informer de la suite de ces importantes opérations.





## L E T T R E XIX.

Du Comte de BROGLIO.

Dresde, le 20 d'Octobre 1756.

MADAME,

**J**E veux continuer à être votre Nouvel-  
liste, quoique je n'aie que des nouvel-  
les infiniment désagréables à vous appren-  
dre. J'ai prié Mr. de Villemur de vous  
communiquer tout ce qui s'est passé jusqu'à  
l'affaire de Lowosiz. Cette bataille n'a dé-  
cidé de rien, & quoique les deux partis s'at-  
tribuent la victoire, elle n'a procuré ni à  
l'un ni à l'autre les avantages qu'il s'en pro-  
mettoit; & les démonstrations que le Roi de  
Prusse a données de sa joie, même sous les  
yeux de la Reine, n'en imposent à person-  
ne. Sa Cavalerie a été écrasée, & son Ar-  
mée si maltraitée qu'il n'a pas osé inquiéter  
Mr. le Comte de Brown, dans la retraite  
à laquelle ce Général s'est vu forcé par le  
manque de subsistances. Ce Prince n'a pu  
pénétrer en Bohême & s'emparer du Cercle  
de Koenigsgratz, l'objet de son ambition.  
Mais le Comte de Brown n'a pu parvenir à  
la jonction, concertée entre ce Général &  
les Troupes Saxonnnes, bloquées dans le

camp de Pirna. Elles commençoient à manquer de tout. On reprit ce projet de jonction, le seul capable de sauver cette Armée périssante. On m'assure que le Général Saxon, consulté par le Roi de Pologne, assura Sa Majesté, que l'Armée Saxonne, forte de vingt mille hommes, pouvoit exécuter cette jonction sous les yeux des Prussiens : mais que Mr. le Chevalier de Saxe, consulté à son tour, répondit avec sa franchise ordinaire, qu'il croyoit cette opération impraticable avec douze mille hommes ; mais qu'il proposoit de faire la jonction, en rassemblant toutes les Troupes en une masse, qui se feroit jour, l'épée à la main, à travers l'Armée Prussienne. Il y a beaucoup d'apparence, qu'en effet l'Armée Saxonne n'alloit gueres au-delà de douze mille hommes ; mais cette observation, peut-être trop enveloppée, ne fut point comprise. On convint avec le Maréchal Brown, que le 12 de ce mois on tenteroit la jonction. Elle devoit naturellement éprouver de très-grandes difficultés, mais les mesures étoient si bien prises & les Troupes si résolues, qu'elle n'auroit pû manquer de réussir, sans une foule d'autres circonstances fâcheuses, qui se réunirent pour faire avorter le projet.

Pendant la nuit du 10 les Saxons tentèrent de faire remonter leur pont de bateaux pour le former sous Kœnigstein. La nuit étoit calme, & la Lune n'éclairoit qu'autant qu'il étoit nécessaire, lorsqu'ils sortirent de leur camp. Tout à coup un vent contraire s'éleva; ils furent couverts d'une pluie épouvantable : les bateliers, effrayés des coups de fusil, que les Prussiens tiroient à l'aventure, échouèrent contre des écueils. On fut obligé de regagner le rivage, & de faire conduire les pontons par terre à leur destination. Les chemins étoient rompus ; les chevaux mal nourris avoient déjà été épuisés par le charroi de l'Artillerie. Le pont ne put être achevé pour l'heure convenue. Le Comte Brown étoit déjà en marche, lorsqu'il en reçut l'avis. Les Prussiens, qui ne pouvoient plus douter du dessein des Saxons, se fortifièrent pendant ce délai entre les deux Armées, & posterent deux Regimens, avec une Batterie avantageusement située, derrière l'abattis, qu'ils avoient fait dans la forêt sous le Lilienstein. Enfin le pont fut achevé, & l'Armée défila pendant la nuit du 13 sous le canon de Kœnigstein, pour gagner le plateau d'Ebenheit. Un ravin, qui seul y conduisoit, fut bientôt engorgé par l'Artillerie, que les chevaux ne pouvoient arracher d'un terrain gras,

rendu impraticable par la pluie. Toute l'Armée, & même la Cavalerie, fut obligée de gravir un rocher fort roide & couvert de boue. Elle ne fut rassemblée sur l'Ebenheit, qu'à la fin du jour. L'Arriere-garde avoit déjà soutenu une attaque. Malgré l'épuisement des Troupes, on se disposa à forcer l'abattis, derriere lequel se cachotent les Prussiens. La présence du Roi augmentoit le desir que les Saxons avoient de combattre. Mais il falloit avoir la réponse du Maréchal de Brown, & en attendant le retour des émissaires qu'on lui avoit envoyés, l'Armée resta sous les armes. Les émissaires furent interceptés. Il eut été insensé d'attaquer les Prussiens, qui avoient des forces au moins sextuples, sans être sûr que les Autrichiens tomberoient de leur côté sur l'ennemi commun. D'ailleurs, il étoit maître d'un pays hérissé de rochers & de bois, qu'il falloit traverser dans un espace de cinq lieues, avant de joindre les Autrichiens. Les Prussiens s'étoient saisis des bagages de l'Armée Saxonne au passage de l'Elbe; les vivres & les fourages manquoient entièrement. Le Roi, forcé par les circonstances, s'étoit retiré dans Kœnigstein. Dans cette extrémité affreuse, ses Généraux lui firent parvenir un avis du Conseil de guerre, dont le résultat étoit que l'Armée n'avoit plus

d'autre parti à prendre, que de se ménager une capitulation aussi avantageuse que les circonstances pourroient le permettre. Le Roi, pénétré de douleur, de se voir réduit à cette extrémité, exhorta fortement ses Généraux à risquer une attaque. Il finit par ces mots : „ Si toute ressource vous est en-  
 „ levée, si vous avez rempli tous vos de-  
 „ voirs envers votre Roi, envers vous-mêmes, vous êtes maîtres de faire tout ce  
 „ que vous jugerez de plus convenable.  
 „ Pour moi, je refuse de prendre aucune  
 „ part à ces arrangemens. Je veux vivre &  
 „ mourir libre. Je ne vous rends compte-  
 „ bles de rien, si ce n'est de servir contre  
 „ moi & mes Alliés. ”

Au même instant on apprit que le Maréchal de Brown, qu'on avoit cru à Altendorf, étoit à quatre lieues plus loin. Depuis trois jours entiers les Troupes étoient sans nourriture : on se résolut enfin à capituler. Le lendemain le Roi de Prusse fit délivrer du pain aux Troupes Saxones, qui se rendirent prisonnières de guerre.

Sa Majesté Prussienne n'a négligé aucun moyen pour attirer les Officiers & les Soldats à son service. Tous les Officiers ont refusé, & le petit nombre de Soldats que la violence a entraînés, désertera à la première.



miere occasion favorable. Ce Prince, dit-on, a ordonné à ses Soldats de prendre la main de chacun des Soldats Saxons, & de la tenir levée, tandis qu'on lisoit à ceux-ci un serment de fidélité. Peut-on, avec d'aussi grandes qualités, respecter aussi peu les formes sacrées, reçues parmi les hommes, pour rendre leurs engagemens plus solennels & plus inviolables?

Le Roi de Pologne est parti ce matin pour Varsovie, sur la foi d'une Lettre de son bon Frere le Roi de Prusse, qui est assez singuliere, si on en compare les expressions avec les procédés de Sa Majesté Prussienne. Dans l'ivresse de ses succès, il a consenti à la neutralité de Koenigstein, que sa situation unique rend imprénable, mais qu'il pouvoit avoir, sans tirer un coup de canon, parce que les munitions de cette Forteresse ont été entièrement épuisées par l'Armée Saxonne. Peut-être aussi, est-ce un pur mouvement d'humanité, qui lui a dicté cette démarche, & la crainte d'accabler trop cruellement un Roi malheureux.

Telle est l'issue étrange d'un événement dont l'Histoire n'offre aucun exemple. (\*) Douze à quatorze mille Saxons arrêtent

(\*) Tout au plus les Fourches Caudines.

pendant longtems une Armée de soixante mille hommes. Après avoir donné des preuves non équivoques de valeur, un enchaînement de désastres les a entraînés à une démarche affreuse pour de braves & fideles sujets. Il en résultera peut-être une révolution fatale aux affaires générales, car le Roi de Prusse est trop habile pour s'endormir sur ses lauriers.

Beaucoup de gens ont peine à croire que cet événement soit naturel. On soupçonne des manœuvres odieuses. Mais est-il croyable qu'un Corps de vingt-deux Officiers Généraux se soit égaré dans un moment, dont dépendoit la gloire du Maître, le salut de la patrie & leur propre honneur? Des circonstances majeures ont évidemment empêché les Autrichiens de secourir les Saxons; & tout concourt à faire regarder la reddition de l'Armée, comme un malheur que la prudence humaine n'a pu détourner. D'ailleurs, la résistance que cette Armée a faite pendant près de deux mois, est d'un avantage inestimable pour l'Impératrice-Reine. La Bohême a été préservée. Les forces Autrichiennes se sont rassemblées, & désormais l'invasion est impraticable.

Je me propose de suivre incessamment Sa Majesté Polonoise. Je veux prévenir les insinuations que l'on pourroit me faire à cet

égard, & auxquelles je ne voudrois point paroître céder. Dès que je serai rendu à Varsovie, Madame la Marquise, je vous ferai part de ce qui parviendra d'intéressant à ma connoissance.

---

## L E T T R E XX.

De la Comtesse de BASCHI.

*(En réponse à la Lettre XXVI. de Madame de Pompadour.)*

Paris, le 8 Janvier 1757.

**L'**ABOMINABLE aventure m'a fait une si terrible révolution, qu'il a fallu me faigner, & cette saignée a manqué de me faire périr, parce que Dumont ne s'est pas seulement informé de l'état où j'étois. Ajoutez à cela le désespoir de ne pouvoir aller vous trouver. Ce que j'ai à vous dire est de la dernière conséquence. Vous êtes entourée d'ennemis. Vous êtes perdue. Je donnerois ma main pour une heure de conversation avec vous. Enfin ma situation m'enchaîne sur mon lit. Je vais écrire, au risque d'être victime de l'amitié. Mon petit Secrétaire est venu ce matin dès six heures: il a voulu entrer à tout prix; enfin on l'a introduit. Le Roi a dit à Berrier;

„ Mais à quoi attribuez-vous cet attentat ?  
 „ Moi, qui aime tous mes sujets, comm  
 „ mes enfans ! — Que dit-on ? que pense-t  
 „ on ? Sire, tout Paris est dans la conster-  
 „ nation. On a frémi de crainte que le  
 „ coup n'eût été mortel. Le Peuple n'est  
 „ tranquille, que depuis qu'il sçait que Vo-  
 „ tre Majesté est hors de danger. Ce mi-  
 „ sérable ne me paroît qu'un fanatique,  
 „ dont le délire n'a aucun complice. ” Mr.  
 d'Argenson n'a pas été si réservé ; voici son  
 discours : „ Les Parisiens sont furieux con-  
 „ tre Madame la Marquise de Pompadour.  
 „ Elle est, disent-ils, cause de la misere  
 „ publique. Le Peuple adore toujours  
 „ Votre Majesté. Faites-lui le sacrifice  
 „ d'une femme qu'il haït, peut-être sans  
 „ raison, mais qu'on ne lui fera jamais ai-  
 „ mer. Sire, au nom de vous-même, é-  
 „ loignez de vous Madame de Pompadour,  
 „ & vous disposerez de vos sujets comme  
 „ un pere de ses enfans. ” Le Roi a ba-  
 lancé : il a paru pénétré de la plus profon-  
 de douleur ; mais il semble que votre exil  
 est résolu. Adieu, ma chere amie, comptez  
 toujours sur mon amitié, quel que soit vo-  
 tre fort. Mais rien n'est perdu, si vous  
 avez du courage & de la présence d'esprit.  
 Réponse & prompte.

## L E T T R E   X X I .

De la Comtesse de BASCHI.

A Paris, le 9 Janvier 1757.

**M**ON petit Secrétaire me quitte. Votre perte paroît décidée. Le petit Mage n'a pas voulu se charger de vous l'annoncer, & c'est ce qui vous fait gagner quinze heures. On a proposé à Mr. de Machault de s'acquitter de cette commission : il hésitoit ; Mr. d'Argenson l'a déterminé. Que cela ne vous épouvante point. Ma Lettre vous parviendra à trois heures, & entre quatre & cinq Machault ira vous trouver, & vous dira que le Roi vous ordonne de vous retirer à l'Abbaye du Plessis, jusqu'à nouvel ordre. Répliquez tranquillement que vous êtes prête à obéir au Roi, mais que vous n'êtes pas accoutumée à recevoir ses ordres par un tiers ; que tout au moins on doit vous faire voir la Lettre de cachet qui vous ordonne de partir. Vous déconcerterez l'homme noir. Il n'a point de Lettre de cachet : ils n'y ont pas songé, ou ils n'en ont pas eû le tems. Insistez-là-dessus, & la victoire est nôtre. On n'osera revenir à la charge vis-à-vis du Roi, ou si l'on y revient, on le trouvera changé. Son



ame ne peut plus être, comme elle a été dans le moment funeste. Enfin rien n'est désespéré, & votre esprit vous tirera de là.... Mon Dieu, mon Postillon ne se trouve pas.... Je puis vous dire encore deux mots. Vous êtes hors d'embarras, j'en suis sûre. Mais il faut qu'avant quinze jours Mr. d'Argenson & Mr. de Machault soient exilés. C'est le seul moyen d'affermir à perpétuité votre crédit. D'ailleurs, quels ennemis redoutables que deux hommes qui ont demandé votre exil, & que vous n'auriez pas le pouvoir d'éloigner? Quand même vous pourriez lutter contre eux, vous ne pourriez rien dans leurs départemens. Autant l'exil. Qu'on les envoie donc cabaler dans leurs terres. Que ce soit-là l'unique faveur, que vous demanderez pour compensation des duretés qu'ils ont exercées envers vous. On vous idolâtre, on a un cœur excellent, une ame sensible; vous pourrez beaucoup dans le premier instant. Mais, en punissant, songez aux récompenses. Vous devez tout à Berrier.... Voilà mon Postillon. Je lui ordonne de crever son cheval, plutôt que de changer à Seve.



## L E T T R E   X X I I .

De la Comtesse de BASCHI.

*( En réponse à la Lettre XXIX de Madame de Pompadour. )*

Paris , le 30 Mars 1757.

Vous ne sçauriez vous figurer comme je suis excédée d'entendre parler de ce misérable. Je ne vais nulle part, où l'on ne disserte sur ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou pensé avant-hier ; sur la façon dont il a souffert, sur le comment, le pourquoi. Vous jugez comme ces belles peintures sont récréatives pour mes nerfs. Je veux rester trois jours chez moi, sans recevoir ame vivante. Je crois qu'après cela on me fera grace. Je dois rire pourtant d'une bonne naïveté, que j'ai fait dire hier, sans m'en douter, à la vieille Maréchale. Je lui demandois des nouvelles de son fils : je la plaignois, je lui disois que cette séparation avoit dû prodigieusement lui coûter. „ Oh ! „ Madame , me dit-elle, il faut en avoir „ passé par-là, pour le sçavoir. Je n'en ai „ pas été quitte pour mille Louis, non compris l'achat de son Régiment. ”

J'irai volontiers voir la Collection de Mr. de Renecé ; mais je prendrai Mr. Remy avec moi. Il faut que je vous dise que j'ai été indignement trompée. Ce sommeil d'Endymion prétendu de l'Albane , n'est qu'une copie. L'Abbé Finateri a vu l'original à Rome, chez le Cardinal Colonna.

Mr. le Duc d'Orléans vient de faire une bonne acquisition. L'Abbé de Brétueil est nommé son Chancelier , à la place de Mr. de Silhouette. Il seroit bien à desirer que tous les serviteurs de nos Princes fussent de cette trempe ; mais je conte au Général l'histoire du combat. Ne sçavez-vous pas tout cela, avant que les autres y aient songé ? Je suis toute à vous.

## L E T T R E   X X I I I .

De la Maréchale D'ÉTRÉES.

*(En réponse à la Lettre XXVII. de Madame de Pompadour.)*

Paris, le 3 Août 1757.

**S**i quelque chose est capable d'adoucir mon chagrin , Madame, c'est la part que vous y prenez. Mais la disgrâce actuelle de Mr. le Maréchal n'est pas le seul motif de mes peines. Le Comte de Gisors

est venu encore tout botté chez moi, immédiatement après avoir soupé avec le Roi. Il m'a parlé avec amertume de manœuvres criminelles qui avoient enlevé à Mr. le Maréchal le fruit de sa victoire, & qui la lui ont presque arrachée. Mr. de Maillebois a trop de talens, pour qu'on puisse attribuer à l'ignorance les conseils qu'il lui a donnés, premièrement pour faire différer la bataille, (sans doute jusqu'à l'arrivée de Mr. de Richelieu,) & ensuite, voyant qu'elle étoit résolue, pour la faire perdre. Le Roi s'impatientoit de la lenteur des opérations; il a témoigné qu'il vouloit que son Armée avançât. Mr. le Maréchal a obéi, & les ordres de Sa Majesté auroient été couronnés des plus brillans succès, si son Ministre lui-même ne s'étoit uni aux ennemis de la gloire de M. d'Etrées pour faire manquer son plan. Je ne demande point justice; je ne l'engagerai point à la demander. Je suis revenue de ces illusions: je suis de sang-froid. Je connois le prix de la faveur, & j'y renonce. J'approuve le sévère mépris que Mr. le Maréchal fait de la Cour. Ce seroit un délire, que d'en attendre un acte d'équité. S'il veut vivre dans la retraite, je la partagerai avec joie. Le rôle, le nom de Courtisan m'est odieux, & vous ferez

peut-être la seule femme de la Cour, avec qui je conserverai des relations.

Adieu, ma chere amie; si je persiste dans les sentimens où je suis, je n'aurai gueres besoin de consolations. La bataille d'Hastembeck me rend aussi fiere de notre disgrâce, que de notre gloire. L'affront étoit terrible, sans une victoire aussi brillante. Aujourd'hui il retombe sur les intriguans, qui ont ourdi toute cette trame.

## LETTRE XXIV.

Du Prince de SOUBISE.

*(En réponse à la Lettre XXVIII. de Madame de Pompadour.)*

De Neustadt, le 18 Novembre 1757.

**J**E me suis mal expliqué, Madame, si je vous ai donné lieu de croire que je voulois me justifier auprès de vous. Je vous ai regardée comme mon amie, je vous ai confié mes peines & puis c'est tout. Ma justification, je ne la dois qu'au Roi & à la Nation; mais je ne l'entreprendrai pas. J'ai été malheureux, & mal secondé. Je veux bien qu'on croie que j'ai été ignorant & maladroit. Les reproches de mes amis, les



mauvais propos des courtisans, les insolences du peuple ne peuvent me tourmenter aussi cruellement, que les réflexions déchirantes & le noir chagrin qui se sont emparés de moi depuis mon désastre. Toute la France voudroit m'excuser, que je ne m'excuserai jamais moi-même : dès qu'un Général a des forces suffisantes, on le rend responsable de toutes les fautes qu'il commet ou qu'il laisse commettre, & l'on a raison. Je crois que je ne tarderai pas à avoir l'honneur de vous voir. Je vous dirai des choses, que je ne puis ni ne veux confier au papier.

## LET TRE XXV.

Du Maréchal de NOAILLES.

*(En réponse à la Lettre XXX. de Madame de Pompadour.)*

A Paris, le 3 Juillet 1759.

**V**ous me demandez mes conseils, Madame la Marquise, & j'en suis flatté, car c'est une nouveauté pour moi que de voir consulter un vieillard. Mais de quoi serviront mes conseils ? On les prendra pour ceux d'un insensé ; car je conseillerai de re-

trancher tous les membres où la gangrene s'est mise, pour ne conserver que ceux qui sont encore sains : malheureusement les parties nobles sont attaquées, & la guérison est difficile. Oui, Madame, la tête de la Nation est corrompue, & de-là viennent nos desastres. Le petit nombre de bons sujets que nous avons, il semble que la colere du Ciel nous les enleve. J'avois une grande amitié pour ce Comte de Gisors. Je n'ai point connu de jeune homme, qui donnât de plus belles espérances. Ses Carabiniers ont fait des prodiges, & sa conduite montre assez qu'il étoit digne de commander cette troupe brillante & brave. Le billet, qu'il a écrit de son sang à son Pere, sur le brancard dont on s'est servi pour le transporter hors du champ de bataille, est un chef-d'œuvre d'héroïsme & d'amour filial : „ Je suis expirant, mon cher Papa. „ Ne pleurez point ma mort. J'ai repoussé „ trois fois l'ennemi, avec le Corps que „ j'ai l'honneur de commander. Ah ! si je „ pouvois vous embrasser encore.” Je sens le désespoir de son pere. Ce malheureux vieillard, quelle douceur peut-il trouver encore dans la vie ? Un fils unique, une créature aussi parfaite ! On dit que le Roi a signalé la bonté de son cœur. Il est allé, avec sa Famille, voir ce Pere désolé : il

est en  
consol  
de pe  
horre  
héros  
Offici  
contra  
main.  
te abo  
des O  
le Ro  
ne le  
plus g  
ter l'é  
riteroi

M  
A  
CA  
E

L'E  
elle to  
Clerm  
donc  
nous v  
viendr  
Officie  
de la

est entré dans sa douleur. Il ne l'a point consolé ; il l'a plaint. Oh ! qu'il est affreux de perdre son unique enfant ! Mais quelles horreurs on débite ! On dit que ce jeune héros est victime de la jalousie de deux Officiers généraux, qui l'ont sacrifié pour contrarier une opération de Mr. de St. Germain. Le croyez-vous, Madame, que cette abomination puisse entrer dans l'esprit à des Officiers François ? Depuis que je sers le Roi, je n'ai rien entendu de pareil, & je ne le crois pas. On plaïsante ici sur les plus grands revers. On vient de m'apporter l'épigramme suivante, dont l'Auteur mériteroit la Bastille & une pension :

*Moitié plumet, moitié rabat,  
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,  
Clermont se bat comme un Apôtre,  
Et sert son Dieu, comme il se bat.*

L'Epigramme est très-ingénieuse ; mais elle tombe à faux, car Mr. le Comte de Clermont est brave comme son épée. Voilà donc Mr. de Contades qui lui succède ; nous verrons s'il fera mieux. Vous conviendrez qu'il est bien honorable pour cet Officier, d'aller prendre le Commandement de la seule Armée que le Roi ait en cam-

pagne, tandis qu'il y a vingt Maréchaux de France qui le contemplent l'œil bas & les bras croisés.

## LETTRE XXVI.

Du Cardinal de BERNIS.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre XLVIII.)*

A Paris, le 30 Octobre 1758.

MADAME,

**V**ous refusez de me voir; vous êtes donc réellement cause de ma disgrâce, & c'est ce qui me la rend insupportable. Mais quels sont mes crimes envers vous? Jusqu'ici je n'ai entendu que des bruits vraiment populaires, que des imputations vagues, auxquelles je veux cependant répondre, puisqu'elles ont fait impression sur vous, sur vous, Madame, dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que toutes les grandeurs humaines. Je les examinerai, ces crimes prétendus, après vous avoir rappelé mon histoire en peu de mots. Sortons un moment du tourbillon des grandeurs, & rentrons dans la foule des gens aimables, où j'ai eu le bonheur ou

le malheur de vous connoître. Madame d'Estiolles attiroit alors autour d'elle tout ce que Paris a de séduisant ; elle réunissoit dans un degré supérieur l'esprit, les talens & la beauté. Quelques bagatelles, dont je fais en vérité bien peu de cas moi-même, quelques agrémens peut-être dans le commerce, me donnerent une sorte de célébrité. Vous desirâtes de me connoître ; vous pouvez vous rappeler, Madame, que je ne recherchai point le premier cet avantage, non, que j'en fis peu de cas ; mais, entraîné alors dans une autre sphere, je songeois moins à étendre le cercle de mes liaisons, qu'à me faire aimer des connoissances que j'avois formées, & vous sçavez de quelle nature étoit alors mon ambition. Enfin je vous fus présenté. Il parut que vous desiriez que je cultivasse votre société. Je m'y livrai avec d'autant plus d'empressement, que j'y trouvai beaucoup de charmes, & que je satisfaisois en même tems mon goût pour les plaisirs & la dissipation. Mais bientôt il s'éleva un autre ordre d'événemens. Vous fîtes une fortune rapide & singulière, &, graces à votre amitié, la mienne ne le fut pas moins. Mes goûts changerent avec mes occupations : j'eus quelque ambition ; j'en fais l'aveu d'autant plus volontiers, que c'est vous qui



la fîtes germer chez moi, & qu'elle ne m'a jamais rien inspiré dont j'aie à rougir. On m'a accusé cependant d'avoir fait servir une autre passion, moins élevée peut-être, mais plus douce, à satisfaire celle-ci. Vous êtes aussi à portée, que beaucoup d'autres, de sçavoir ce qui en est. Jusqu'ici, enfin, je ne suis point criminel; mais je vais commencer, selon vous, Madame, & selon mes ennemis, à le devenir. Le rang auquel je suis parvenu, m'a, dit-on, enivré. J'ai vu sous les deux derniers Regnes & sous celui-ci, trois hommes d'une naissance peut-être inférieure à la mienne, parvenus à la même dignité, passer promptement de l'obscurité du Cabinet au faîte de l'autorité: je me suis cru digne d'une fortune aussi haute. J'ai voulu m'emparer de toutes les parties du Ministère, & réunir en ma personne seule les différentes branches du pouvoir. L'exécution de ce dessein, cependant, étoit impraticable, tant que vous jouissiez de la faveur. Je vous devois tout: mais, né avec un cœur ingrat, je n'ai pas balancé à vous sacrifier à mon ambition, si je le pouvois. L'occasion s'en est bientôt présentée. Le Roi, qui m'honoroit de sa confiance, m'a demandé un précis des moyens, que je croyois les plus propres à faire cesser les calamités publiques. Au lieu  
de

de ce précis, j'ai rédigé le tableau des maux actuels, & je l'ai terminé, en disant que le seul moyen d'y remédier étoit de donner à un homme de génie une autorité illimitée sur toutes les parties de l'administration, & d'éloigner tous ceux qui pourroient empêcher l'exercice de cette autorité, ou en être jaloux. Quant au choix, j'ai fait entendre qu'il ne pouvoit tomber que sur moi. Voilà, Madame, dans toute son énergie, le Roman de mes crimes; & c'est d'après de pareilles fables, que vous jugez une amitié éprouvée pendant plusieurs années, que vous me précipitez dans un abîme de maux, qui empoisonnent tous vos bienfaits. Ne deviez-vous pas sentir que ce projet étoit trop absurde, pour qu'il pût entrer dans l'esprit d'un homme, qu'on n'a pas encore accusé de stupidité, quoiqu'on ait voulu m'imputer les malheurs arrivés sous mon Ministère, tandis qu'on devoit peut-être me rendre grâces de tous ceux que j'ai prévenus. Je connoissois le Roi; je sçavois d'avance qu'il s'indigneroit contre un sujet qui voudroit regner sous son nom: je ne pouvois ignorer que du moment qu'il a regné par lui-même, personne n'a pû sans folie se flatter de parvenir au rang de premier Ministre. Ce plan, impraticable par lui-même, je le rendois extravagant, en le fai-

sant dépendre de votre chûte. Croyez donc, Madame, qu'en proposant au Roi de me charger de toute l'administration, je n'ai jamais songé qu'à me conduire d'après sa volonté & vos conseils; & qu'en lui parlant d'éloigner ceux qui pouvoient en concevoir de la jalousie, je n'ai eu en vue que des personnes qu'il est inutile aujourd'hui de nommer, mais dont, peut-être, vous aurez vous-mêmes un jour à vous plaindre. Des intentions droites m'ont rendu le plus malheureux des hommes: & mon malheur, c'est vous qui le causez, c'est vous qui avez le plus contribué à mon élévation. La grandeur est devenue mon élément, & un nouveau besoin pour moi. Je ne connois plus les plaisirs, qui ont fait autrefois tout mon bonheur. Si je ne reste dans la sphère où vous m'avez élevé, je tombe dans l'inexistence & le néant, maux que je n'aurois jamais connus sans vous. Mais mon sort dépend encore de votre volonté. Calmez le Roi. Montrez-lui mon respect, ma soumission; je ne lui redemande point les emplois dont il vient de me priver; mais qu'il souffre ma présence. Vous-même, Madame, souffrez que je vous voie, & je vous indiquerai des moyens très-simples de me faire rester à la Cour. Ils sont d'une exécution d'autant plus facile, que ma dis-

gra  
étr  
vo

(M

J  
r  
hier  
bou  
suis  
main  
on n  
dre  
Il  
Prot  
res  
Ferc  
bout  
port  
d'un  
pâle

grace n'a fait encore aucun éclat, & peut-être mes conseils ne seront point inutiles à votre conservation.

## L E T T R E XXVII.

Du Duc de BROGLIO.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre XXXIII.)*

Du Village de Berghen, le 14 Avril 1759.

MADAME,

**J**E m'empresse à vous faire parvenir une relation de la Bataille qui s'est donnée hier. J'y ajouterai que le Prince d'Ysembourg vient de mourir de ses blessures. Je suis réellement fâché que Mr. de St. Germain n'ait point eu part à cette affaire; mais on nous pressoit, & nous n'avons pu attendre plus longtems.

Il est arrivé un petit accident à votre Protégé. Je l'avois envoyé, vers onze heures du soir, reconnoître si Mr. le Prince Ferdinand se retiroit en effet. Il revient au bout d'une demi-heure, & me fait son rapport d'une manière très-satisfaisante, mais d'un air ému: je le vois même devenir fort pâle, & je m'apperçois que cela fait un pe-

tit scandale parmi les Officiers présens.  
 „ Avez-vous peur jusqu'au milieu de nous,  
 „ Monsieur, lui dis-je assez durement ?....  
 „ Pardon , mon Général ”.... Il s'évanouit. On veut le secourir ; on voit le sang couler : il avoit eu le bras cassé d'une balle, en s'acquittant de ma commission, & cet accident ne l'avoit pas empêché de venir m'en rendre compte, avec un courage vraiment héroïque & qui ne l'abandonna qu'à la fin de sa narration. Vous sçavez, Madame la Marquise, que dans ma petite Armée j'ai mille jeunes gens de cette trempe, & que dans un jour d'affaire il y a un grand nombre d'actions, tout aussi courageuses, dont on ne parle seulement pas.

---

## L E T T R E   XXVIII.

*(Cette Lettre n'est point signée, & est écrite en réponse à la Lettre XXXIV. de Madame de Pompadour.)*

Le 13 Août 1759.

**V**OTRE Lettre, Madame, a mis la Maréchale au désespoir. Pouviez-vous douter que cette malheureuse affaire ne lui eût déjà causé un chagrin violent ? Tous les Montmorency, les la Fayette, les Chi-



mai, ne l'ont pas plus épargnée. Mais vous, Madame, vous son amie, vous l'accablez de reproches humilians. Elle n'a pas le courage de vous répondre; c'est ce que je fais pour elle, en vous priant, au nom de l'amitié, de la ménager davantage. Je conviens que la fermentation est violente. Le mécontentement est à son comble, & pour accroître la douleur générale on publie des Edits accablans.

Cependant, Madame, le départ de Mr. le Maréchal d'Etrées présente une lueur d'espoir, que chacun saisit avec empressement. On se dit: voilà une Bataille perdue, cela est terrible; voilà des Edits, cela est désolant; mais le Maréchal d'Etrées part, tout sera réparé.

On vient de me dire que le Comte de St. Florentin étoit allé ce matin trois fois chez Mr. le Maréchal de Belle-Isle. Il y a certainement quelque Lettre de cachet sur le tapis. Aussi l'on assure que le Maréchal part dans vingt-quatre heures pour Metz, où il est exilé. De grace, faites-moi dire un mot à ce sujet. Mon Coureur a ordre d'attendre une réponse. Vous connoissez, Madame, les sentimens que je vous ai voués.

## L E T T R E   X X I X.

De Monsieur BERRIER.

*(Madame de Pompadour y répond par la  
Lettre IV.)*

Paris, le 2 Novembre 1758.

MADAME LA MARQUISE,

**J**E sçais combien vous avez contribué à la marque de confiance dont Sa Majesté vient de m'honorer. Je ne l'ai acceptée qu'en tremblant. Mr. de Maffiac n'a pas dirigé ce département assez longtems, pour pouvoir réparer le désordre qui s'y étoit glissé sous Mr. de Moras, & ce désordre est extrême. La faveur & la cupidité ont introduit des abus que je ne puis réformer, sans exciter contre moi la tourbe de ceux qui profitent du trouble des affaires publiques pour arranger les leurs. On a laissé prendre à la plume un ascendant infiniment nuisible au bien du service, & j'avoue que ces deux jours de travail m'ont déjà fait voir, que tous les Subalternes, que m'a laissés Mr. de Maffiac, sont infectés de la même corruption. Mais rien ne m'effraye. Ces réformes intérieures sont l'affaire d'un peu de fermeté. Le rétablissement de no-

tre Marine, voilà l'objet essentiel, & les fonds que le Roi y destine me paroissent suffisans pour le remplir. Que les autres Ministres me secondent, & je garantis que l'armement réussira. L'instrument le plus précieux est tout trouvé: une Nation brave & guerriere par essence. C'est un trésor que ne possèdent pas les Anglois. Ces Insulaires, estimables à bien des égards, ne sont pourtant qu'un peuple de marchands, & l'on ne fait point d'or avec de l'argille. Les Anglois ne surpasseront jamais les Carthaginois, tandis que nous, ainsi que les Romains, instruits par nos désastres, si nous parvenons à mettre le pied sur les rivages de la Carthage moderne, je réponds de sa destruction. Je m'attends à être regardé ce soir comme un insensé, lorsque je développerai mon plan devant le Conseil du Roi. C'est pour cela que je veux d'avance l'exposer aux bons esprits, pour les prémunir contre les mauvaises impressions qu'on cherchera à leur donner, dès que je me serai mis à découvert. Voici donc le précis de mes desseins, & premièrement l'aveu de nos sottises.

Je crois que nous avons fait une faute essentielle, en dirigeant vers le Hannovre tout le feu de la guerre. Nous n'avons rien fait d'important, en nous rendant les

maîtres de ce pays, qui, dans aucune supposition, ne peut nous rester. Aussi n'en fera-t-on pas grand cas, si, à la paix, nous proposons de le rendre, comme un équivalent de ce qui nous aura été enlevé. Cependant la guerre que nous faisons dans ce pays, quelque peu fructueuse qu'elle soit, même en la faisant avec avantage, nous coûte annuellement soixante Millions, sans parler de l'énorme Subside que nous payons à la Maison d'Autriche, & des sommes que nous versons à pleines mains dans toutes les Cours d'Allemagne. Il faut convenir cependant, que le Systême a dû changer depuis le commencement de la guerre, & nous agissons comme s'il ne l'étoit pas. Je doute fort que nous puissions parvenir, comme nous nous en étions flattés, à faire recouvrir la Silésie à l'Impératrice-Reine: ainsi, n'espérons pas de voir jamais l'Infant Don Philippe en possession du Brabant. D'ailleurs, croyez-vous que la Maison d'Autriche-Lorraine vit elle-même avec tranquillité une branche de la Maison de France en possession de ces beaux restes de l'ancien Royaume de Lorraine? J'ai peine à me le persuader. On nous répond de l'Impératrice-Reine, & j'y crois; mais qui nous répondra de son Successeur, ou plutôt du Successeur de son Successeur? Je ne fais

qu'indiquer les fautes du plan que l'on fuit actuellement. Voyons, Madame, si le mien est moins défectueux.

Au lieu de nous épuiser sur terre en opérations inutiles. . . .

NB. L'original de la Lettre est déchiré dans cet endroit, & si l'on en juge par l'événement, le plan de Mr. Berrier, en cas qu'il ait été adopté, n'étoit pas de nature à exciter nos regrets.

---

## L E T T R E   X X X .

Du Duc de BOUILLON.

*(En Réponse à la Lettre XXXI. de Madame de Pompadour.)*

Le 2 Décembre 1759.

J'AI reçu, Madame, la Lettre dont vous m'avez honoré. Mr. le Prince Edouard est résolu à tenter toutes les entreprises dignes de son courage & de sa naissance. Il n'a jamais témoigné de répugnance que pour les expéditions d'Avanturiers. Mais celle-ci est combinée de façon à le couvrir de gloire, & rétablir ses affaires, si elle réussit. Si elle manque, c'est un malheur, qui ne peut les empirer. Fasse le Ciel, que cette



expédition réussisse mieux que l'entreprise du mois dernier. J'ai bien regret à cette belle Escadre, que les Anglois viennent de disperfer & de détruire. Cette idée, de leur porter la paix sur leurs propres foyers, les armes à la main, me paroiffoit grande & noble. C'est la premiere fois, qu'on auroit vu un Ambassadeur & un Ministre plénipotentiaire du Roi, débarqués au milieu de la guerre, par une Flotte victorieuse, sur les rivages d'Albion, & c'étoit un rôle honorable pour le Duc, après avoir vaincu les Anglois à St. Cast, de les forcer à accepter la paix à Londres.

Je n'entre dans aucun détail au sujet de mon grand Parent; j'espere avoir l'honneur de vous voir après-demain. Je pars cette nuit pour Navarre, & je m'arrêterai deux fois vingt-quatre heures, tant à Paris qu'à Versailles. La Mort de Mr. le Prince de Talmond, qui m'oblige de partir avec tant de précipitation, ne me permettra pas d'y faire un plus long séjour. Il a désiré que je fusse le dépositaire de tous ses papiers; & comme la Trappe est peu éloignée de mon Château, je pourrai remplir ces tristes devoirs, sans beaucoup d'embarras & sans presque sortir de chez moi. Ces bons Peres me mandent, qu'ils sont aussi affligés de sa mort qu'ils ont été édifiés de sa vie. L'a-

mo  
reu  
l'av  
effi  
la f  
file  
il s  
pra  
Enf  
tres  
& l'  
rega  
per  
nes  
On  
tour  
now  
ans,  
me a

(En a

V

amour paternel a sçu adoucir pour lui l'horreur du moment fatal. La perte de son fils l'avoit précipité, il y a dix ans, dans cette effrayante demeure. Il y a vécu, jusqu'à la fin de ses jours, dans l'amertume & le silence. Accoutumé aux délices de la Cour, il s'est soumis volontairement à toutes les pratiques religieuses de cette regle austere. Enfin la mort, si affreuse pour tant d'autres, l'a délivré de toutes ses afflictions, & l'espoir de rejoindre son fils, la lui a fait regarder comme le souverain bien. Cette perte aura sans doute renouvelé les peines de Madame la Princesse de Talmond. On me mande, qu'elle se propose de retourner auprès de Mr. le Prince Jablonsky; mais quelle apparence! il y a dix ans, que son mari est mort pour elle comme aujourd'hui.

---

## L E T T R E   X X X I.

De la Comtesse de BASCHI.

*(En réponse à la Lettre XXXVIII. de Madame de Pompadour.)*

A Paris, le 2 Février 1760.

**V**ous m'écrivez des choses charmantes, Madame, mais je n'aime point, que

vous me disiez, comme un compliment bien flatteur, *que j'ai le mérite d'un galant-homme.* Je ne veux point de ce mérite-là. Je ne desire que celui de femme estimable, & un peu, en même tems, celui de femme aimable, si ces Messieurs pourtant veulent bien le permettre. Après cela, que j'aie quelquefois des caprices, que je sois un peu inconséquente, que je prenne de l'humeur à propos de rien, que j'aie beaucoup de goût pour tout ce qui est amusant, que j'aime la parure, les spectacles, les jolies fêtes sans *mescolo*: ce sont-là, mon amie, de petits péchés, dont jamais je ne dirai mot à mon Directeur. Tout cela tient à mon sexe, & en un mot, je ne veux point le renier. Il faut rester ce que la Nature nous a faites, & je crois en vérité que, s'il falloit opter, j'aimerois mieux être une femme galante qu'un *galant-homme.*

Oui, Madame, j'ai lu & vu jouer l'Ecosaise. D'où vient donc votre étonnement? N'est-ce pas toujours Voltaire? *Mais il est vieux, & la vieille est chagrine, bair les plaisirs & surtout les jeunes gens.* Sçavez-vous bien, Madame la Marquise, que voilà d'étranges idées. Moi, j'ai presque toujours vu la vieille douce, humaine & compatissante. J'ai vu des vieillards fort gais, & ce sont tous ceux qui ont été honnêtes gens.

Ils  
jouir  
fêles  
com  
fuy  
que  
qui f  
si no  
leurs  
qu'il  
M  
riant  
amie  
que  
la co  
est c  
cée  
ment  
de l'e  
ceau  
ceux  
aient  
a fait  
Il ne  
Le V  
se for  
yeux  
& les  
contra

Ils aimoient la jeunesse ; ne pouvant plus jouir des mêmes plaisirs, ils se faisoient une félicité du bonheur des autres ; ils étoient communicatifs : les jeunes gens ne les fuyoient pas, & trouvoient toujours quelque chose à gagner avec eux. Quant à ceux qui sont hargneux & bourrus, ils ne sont pas si nombreux que vous l'imaginez, & d'ailleurs, je m'en méfie, j'ai peine à croire qu'ils aient vécu honnêtement étant jeunes.

Mais d'où me vient cette humeur contrariante ? Car, sans m'en douter, ma bonne amie, voilà que je désapprouve tout ce que vous m'avez écrit. Je crois que c'est la corvée, que j'ai faite ce matin, qui en est cause. L'Oraison funebre, qu'a prononcée *Monseigneur* de Troyes, m'a mortellement ennuyée, ne lui déplaît. A quoi bon de l'esprit & des épigrammes dans un morceau de ce genre ? Et puis je défie que ceux, qui ont connu Madame l'Infante, aient pu la reconnoître au portrait qu'il en a fait. On pouvoit dire mieux & plus vrai. Il ne tenoit pourtant qu'à moi de m'amuser. Le Vicomte bleu & la nouvelle Epousée se sont fait des signes, se sont parlé des yeux à travers la décoration du Catafalque & les crêpes du Sarcophage. C'étoit un contraste plaisant. Elle étoit belle comme

une Andromaque , sous son habit noir. C'est dommage. Cette jeune femme se perdra. Je vous dirai tout cela demain.

---

## LETTRE XXXII.

Du Maréchal de BELLE-ISLE.

*(En réponse à la Lettre XXXV de Madame de Pompadour, datée par inadvertance de 1759.)*

A Paris, 10 Mars 1760.

MADAME,

Vos regrets sur la mort du Capitaine Thurot font l'éloge de votre patriotisme & de votre sensibilité. Sa perte me touche aussi très-vivement. Je ne puis cependant , à propos d'un accident de cette espece , m'appitoyer comme vous sur le sort de la Monarchie. Elle est toujours puissante & redoutable. Des revers passagers ne doivent pas nous faire désespérer de la République , & je ne puis m'imaginer que la guerre finisse d'une maniere aussi désavantageuse pour nous que vous paroissez le présumer. Si même ce malheur arrive , il ne faudra pas croire pour cela que tout est per-



du. Quelle Nation de l'Europe a autant de  
ressources intérieures ? Quel Empire est aus-  
si fortement uni , aussi heureusement situé ,  
aussi bien arrondi , aussi riche de ses produc-  
tions naturelles & de l'industrie de ses habi-  
tans ? Où trouverez-vous une Noblesse aussi  
nombreuse , animée de cet esprit de géné-  
rosité & de grandeur , de cette bravoure ,  
de ce désintéressement , qui fait la force  
des Républiques ? Je parle surtout de cette  
Noblesse casaniere , dont nos Elégans font  
si peu de cas. Cette légèreté , cette mol-  
lesse , qu'on reproche à nos Militaires , ne  
disparoissent-elles pas , quand il s'agit de  
combattre ? Un bon Gouvernement ne les  
fera-t-il pas disparoître à jamais ? Quel peu-  
ple sera plus laborieux , plus actif , plus in-  
dustrieux , si on peut , dans des tems moins  
rudes , diminuer un peu le poids des char-  
ges publiques ? Si nous parlons des connois-  
sances utiles ou purement agréables , nos  
Ecrivains , nos Géometres , nos Statuaires ,  
nos Peintres , nos Architectes , ne font-ils  
pas appelés de tous côtés par les Souve-  
rains , qui font cas des Sciences & des Arts ?  
Notre Langue n'est-elle pas la Langue de  
l'Europe ? Nos Ecrits , bons & mauvais ,  
depuis l'Esprit des Loix jusqu'aux Opéra-  
comiques , n'ont-ils pas la même vogue chez  
les Etrangers , qu'à Paris même ? Nos Dan-

feurs, nos Décorateurs, nos Cuisiniers, nos Friseurs, ne sont-ils pas de toutes parts les hommes merveilleux ? Je ferois pitié à nos penseurs modernes, s'ils m'entendoient raisonner de la sorte. Mais vous, Madame, vous connoissez le prix de ces babioles.

Sortez cependant de Paris, quittez cette Contrée étrangère & empestée, pour parcourir la France même; voyez ces Provinces, que leur éloignement met à couvert de la contagion de la Capitale, & dites s'il y a une Nation plus attachée à son Prince & à sa patrie, plus juste, plus modérée, plus humaine, plus gaie; car la gaieté est, selon moi, une vertu politique & qu'il faut conserver soigneusement. Je n'aime les vertus farouches & sauvages que chez les Scythes. La Nature leur a refusé les douceurs de la vie: c'est donc une vertu que de les mépriser, un bonheur de ne les pas connoître. Mais nous, qui habitons le plus beau climat qui soit sous le ciel, jouissons sans remords des biens qui nous environnent. La Nature est douce, riante, autour de nous; que nos mœurs le soient également. Tout en déplorant nos désastres, examinons quelles sont nos ressources, & ne couvrons pas tous les objets d'une teinte noire, qui nous empêche de discerner ce qu'ils ont de consolant. Ne présageons point des catastrophes

phes épouvantables ; ou prévenons-les , puisqu'elles ne sont point inévitables.

Vous voyez , Madame la Marquise , que l'amour du bien public occasionne des contrariétés entre ceux-même qui le desiront le plus vivement. Mais si tous ceux qui sont à la tête des affaires , s'en occupoient aussi sincèrement que vous & moi , tous seroient bientôt d'accord , & de cet accord résulteroit la félicité publique.

On a en effet proposé dans le Conseil du Roi , ainsi que vous m'en aviez prévenu , de diminuer le Subside que nous payons aux Autrichiens. On allegue que vingt-quatre Millions sont une somme exorbitante dans les circonstances actuelles ; que nos Armées seules remplissent déjà bien au-delà des Stipulations expresses. Mais j'ai combattu fortement cette proposition. Je suis convenu que nous n'étions point obligés par un Traité à ce que nous faisons ; mais que nous étions liés par des engagements équivalents à un Traité , au tribunal de l'équité ; & mon avis a prévalu. Le Roi est l'homme le plus juste de son Royaume , & c'est-là ce qui soutient notre considération chez les Etrangers , qui , pendant la durée déjà considérable , mais toujours trop courte , de son Regne , n'ont pas été trompés une fois.

Il faut que je vous tire d'inquiétude. C'est moi qui vous ai tant intriguée hier au bal. Convenez que j'avois raison de vous dire, que dans cent ans vous ne me devineriez pas. Je vous dirai confidemment que mille personnes vous ont reconnue. Vous sçavez ce soir par quelle aventure. J'ai fait cette école, dont je m'étois gardé depuis dix ans. On prétendoit, qu'il y avoit quelqu'un avec vous; mais j'avois eu l'honneur de l'entretenir deux heures auparavant à Versailles. D'ailleurs, j'aurois parié tout mon bien, que dans les circonstances présentes il ne se permettroit pas ce plaisir.

Je suis, Madame, avec respect, &c.

## L E T T R E   X X X I I I .

Du Maréchal de RICHELIEU. (\*)

*(A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XXXVI.)*

Compiègne, le 30 Juillet 1760.

**J**E ne puis, Madame, être plus longtems en butte aux contrariétés que vous me faites journellement éprouver. J'ai cru jus-

(\*) C'est par conjecture, que nous attribuons cette Lettre à Mr. le Maréchal de Richelieu.

qu'ici qu'une déférence sans bornes me rendroit votre amitié. Mais quoi que je tente, j'ai le malheur de vous trouver en mon chemin, & ma patience est à bout. Si votre mémoire cependant est aussi bonne que la mienne, vous vous rappellerez que nous étions convenus de toute autre chose. Mais quels avantages ai-je retirés de la faveur que je vous ai procurée? Ne vous ai-je pas vue, au contraire, porter une infinité de gens, à qui vous ne deviez rien, tandis que j'étois négligé & qu'on ne m'accordoit, tout au plus, que ce qu'on ne pouvoit refuser à ma personne & à mes services? Je conviens que vos qualités vous donnent toutes fortes de droits au crédit dont vous jouissez. Je ne connois personne, qui réunisse, en un degré supérieur, l'esprit, les graces, la beauté, les talens. Je n'ai vu aucune femme joindre à tant d'agréments des connoissances aussi solides. Mais, en

Elle est écrite d'un caractère fort difficile à déchiffrer, & comme elle resta vraisemblablement quelques jours sur la Toilette de la Marquise, un Friseur étourdi s'en servit pour essayer son fer, & la signature est justement brûlée. Mais l'Ambre & le Jasmin, dont elle est encore parfumée, ne laisseroient aucun doute sur la personne qui l'a écrite, quand même le contenu l'indiqueroit moins précisément.



vous accordant ces avantages , n'ai-je par  
fujet de douter de la bonté de votre cœur,  
& les obligations ne sont-elles pas récipro-  
ques , lorsque l'on a une ame noble & gé-  
néreuse , ou seulement reconnoissante &  
juste ?

Il dépend de vous de me détromper,  
Madame ; affermissez votre influence , en la  
partageant avec moi. Dites-vous à vous-  
même , que la main qui vous a placée où  
vous êtes , pouvoit vous en faire tomber ;  
mais ne craignez pas un moment , que je  
détruise mon propre ouvrage ; songez seule-  
ment que je puis encore vous être utile,  
& tenez avec moi , par justice & par pru-  
dence , une conduite que je ne voudrois ja-  
mais devoir à la crainte.

---

## LET TRE XXXIV.

De la Comtesse de BASCHI.

*(A laquelle Madame de Pompadour répond par  
la Lettre XLV.)*

Le 15 Septembre 1760.

**A**u nom de Dieu , Madame , n'employez  
ni les Morand , ni les Senac , pour  
faire passer votre migraine. Ces gens-là vous

tueront. C'est un mal, auquel il faut laisser son cours. Criez, grondez vos femmes; mais souffrez. Et puis que faites-vous, quand vous n'avez pas la migraine? Vous êtes seule & ne sçavez que devenir, ou vous êtes entourée d'une foule d'ennuyeux, plus insoutenables que les plus vifs élans de la douleur. En vérité, cette maladie ne doit être pour vous qu'une distraction. Mais je vous le répète, on m'a tué ma première femme-de-chambre, il y a six mois, en lui faisant passer la migraine. Et puis desirez une santé parfaite.

Je veux égayer votre convalescence par une petite anecdote, qui nous a fait rire aux larmes. Le Cardinal de \*\*\* & le Marquis de Conflans étoient de notre brillant Souper. Vous sçavez que le Caudataire du Cardinal est Chevalier de Saint-Louis. Le Conflans se mit à persifler le Prélat & lui dit, qu'il gageroit son sabre, que jamais S. Pierre, ni S. Paul, se firent porter la queue par des Chevaliers Romains: que, si c'étoit une bassesse condamnable dans un Gentilhomme, c'étoit une vanité difficile à excuser dans un Prêtre. Vous connoissez les deux Lutteurs, & vous sçavez que le Cardinal n'est pas de la force du Colonel. Aussi lui dit-il presque des injures.... „ Sçavez-vous, Monsieur, „ que plusieurs Cardinaux, soit de ma Mai-

„ son, soit d'une autre, ont eu pour Cau-  
 „ dataires des Gentilshommes de votre Fa-  
 „ mille. — Si je le sçais, lui dit le franc  
 „ Houzard ? sans doute, & je sçais aussi  
 „ qu'il y a eu plusieurs Conflans réduits à  
 „ tirer le Diable par la queue.” (\*)

(\*) Les Cardinaux François ont eu eux-mêmes des principes très-différens sur les prérogatives de leur Dignité. Voici comment s'explique à ce sujet, dans ses Mémoires, le Cardinal de Retz, le plus turbulent, le plus résolu, le plus ambitieux, le plus débauché & le plus systématique de tous les Factieux qui troublèrent la Régence d'Anne d'Autriche. Il fut le Catilina de la Fronde; & c'est d'après ses Mémoires, écrits par lui-même avec une étonnante sincérité, qu'on en porte ce jugement.

„ La plus sensible & la plus palpable des illu-  
 „ sions, que fait naître le chapeau, est la pré-  
 „ tention de précéder les Princes du Sang, qui  
 „ peuvent devenir nos Maîtres à tous les in-  
 „ stans, & qui, en attendant, le sont presque  
 „ toujours, par leur seule considération, de tous  
 „ nos proches. J'ai de la reconnoissance pour  
 „ tous les Cardinaux de ma Maison, qui m'ont  
 „ dicté cette leçon, & j'en fis usage le propre  
 „ jour de ma promotion. Quelqu'un me dit de-  
 „ vant une infinité de gens : *Vous ne saluerez*  
 „ *plus les Princes présentement.* Je lui répondis :  
 „ Pardonnez-moi ; nous saluerons toujours les  
 „ premiers & plus bas que jamais ; à Dieu ne

Adieu, ma belle amie. Faites que j'aie demain de vos nouvelles. Je vais chez l'Ambassadrice, qui me mene au *Prince de Noisi*. Définissez donc pourquoi ce ballet, qui nous a enchanté aux petits Appartemens, n'est pas soutenable à Paris.

Donnez-moi votre main que je la ferre. Adieu.

„ plaife , que le bonnet rouge me fasse tourner  
 „ la tête, au point de disputer le Rang aux Prin-  
 „ ces du Sang. Il suffit à un Gentilhomme d'a-  
 „ voir l'honneur d'être à leurs côtés. ”

Voilà ce que disoit en 1651. un homme, qui joignoit de très-grandes qualités à une haute naissance. Voyons comment s'exprime sur le même objet, environ neuf ans plus tard , le Cardinal Mazarin ; homme parvenu d'une très-grande médiocrité au faîte du Pouvoir.

„ Je ne crois pas , que Mr. le Prince (de  
 „ Condé) prétende, que je fasse certaines cho-  
 „ ses, auxquelles je n'ai pas pris garde pendant  
 „ la Minorité. J'entends que je veux bien lui  
 „ donner la main chez moi, mais l'avoir partout  
 „ ailleurs, comme le Roi l'a ordonné, & c'est à  
 „ mon instance que Sa Majesté a trouvé bon  
 „ que j'en usasse, comme je ferai dans ma mai-  
 „ son, quoique Mr. le Cardinal de Richelieu,  
 „ & même le Cardinal de Lyon en usassent au-  
 „ trement avec lui-même & Mr. son Pere. (*Lettre*  
 „ du 9 Novembre, 1659, à Mr. le Tellier.)

## L E T T R E   X X X V .

Du Marquis de CASTRIES.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre XL.)*

A Rhinberg , le 19 Octobre 1760.

C'EST avec bien de l'empressement, Madame, que je fais part à toutes les Bonnes Françaises des petits avantages des Troupes du Roi. Vous verrez par la relation que je joins ici, avec quelle valeur & quels succès elles ont combattu celles de Mr. le Prince Héritaire. Les Brigades d'Auvergne, de Normandie, d'Alsace & de la Tour du Pin ont soutenu le choc des Hannovriens avec une fermeté incroyable. L'affaire a commencée dès quatre heures du matin. Pendant sa plus grande durée, elle n'a été éclairée que par le feu de la Mousqueterie, qui étoit très-vif, & c'est au point du jour que j'ai vu combien ces Régimens avoient souffert. Les mouvemens, dont cette action a été suivie, ne m'ont permis qu'aujourd'hui d'en rédiger le détail.

Parmi une foule d'Officiers, qui se sont conduits avec la plus grande bravoure, je m'empresse à nommer Mr. le Marquis de

Segu  
fer &  
l'Etat  
ont e  
me e  
la To  
de Br  
gué p  
me fo  
ordina  
temen  
Franç  
sa dé  
d'élog  
Cinq  
quatre  
service  
montr  
est ce  
convie  
plaisir  
reilles

Jo  
P. S.  
sa ret  
l'attaq  
de la  
Armée



Segur, Messieurs de Besenvald, de Wurmfers & de Thiars. Beaucoup d'Officiers de l'Etat-major ont été blessés ; presque tous ont eu des chevaux tués sous eux. Je nomme encore Messieurs de Rochambaud, de la Tour du Pin, de Pereuse & le Comte de Braniki. Ce jeune Polonois s'est distingué par une valeur & une intelligence, qui me font croire qu'il ne sera pas un homme ordinaire. Au surplus, voilà Wesel parfaitement à couvert. Tout ce qu'il y a de François dans cette Place, a montré pour sa défense un zèle digne de toutes fortes d'éloges. La Garnison n'étoit pas suffisante. Cinq cens Soldats convalescens, & plus de quatre cens François qui n'ont jamais fait le service militaire, ont demandé des armes & montrent la plus grande résolution. Telle est cette bonne & brave Nation, & vous conviendrez, Madame, qu'il y a plus de plaisir que de mérite à vaincre avec de pareilles Troupes.

Je suis avec respect, &c.

P. S. M. le Prince Héréditaire continue sa retraite d'assez bonne grace. Je devois l'attaquer hier au matin. Mais il a profité de la nuit, pour faire repasser le Rhin à son Armée, à la réserve de son Arrière-garde,

que j'ai fait suivre par Mr. de Chabot & Mr. de Fronfac. J'apprends en cet instant, qu'ils ont fait quelques prisonniers & se sont emparés du Pont de bateaux.

## L E T T R E   X X X V I .

Du Marquis d'Ossun , (\*) Ambassadeur  
à Madrid.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XXXIX.*)

A Madrid, le 10 Juin 1761.

MADAME ,

**L**E Mémoire que j'ai l'honneur de vous envoyer , vous instruira parfaitement de ce que vous avez désiré de connoître. Il ne manque au Traité que d'être signé & ratifié. Cette importante affaire, que l'on auroit tentée vainement sous Ferdinand VI. qui ne nous aimoit gueres, ne souffrira aujourd'hui aucune difficulté. Milord Bristol est à ce sujet d'une sécurité incroyable. Mr. de Sotomajor dit qu'il n'y a point

(\*) Nous avons mis : *Beaufort*, par inadvertance en tête de la Lettre XXXIX. de Madame de Pompadour, & 1760. au lieu de 1761.

d'honneur à le tromper. Je n'ai rien négligé pour faire supprimer la Stipulation : *que nulles autres Puissances, que celles de la Maison de Bourbon, ne pourront être invitées ni admises à accéder au Traité.* C'est en effet une clause odieuse, qu'on pouvoit énoncer plus décemment, en stipulant : *qu'aucune Puissance ne seroit invitée ni admise, que du consentement des deux principales Parties contractantes.* Pourquoi écarter d'avance, comme des profanes, ceux qui pourroient, par des vues pacifiques, ou d'amitié pour nous, aspirer aux avantages du Pacte de famille ? J'ai envain représenté. On m'allegue des exemples & l'usage, sans me donner des raisons. Cette conduite du Conseil d'Espagne confirme une observation que j'ai souvent eu occasion de faire. C'est qu'il peche autant par l'attachement trop opiniâtre à des maximes générales & anciennes, que l'on peche en France par le mépris qu'on fait & des générales & des particulieres, & des anciennes & des nouvelles.

Ce Pacte unit à perpétuité les deux Monarchies, sans préjudice de qui que ce soit. Les Anglois n'y sont pas même désignés. Il ne renferme aucune stipulation offensive, & la garantie qu'il contient de la part des deux Souverains, par rapport à leurs Etats

respectifs, est absolument indépendante des causes & des événemens de la Guerre présente. Il n'y a point d'article secret dont on puisse s'allarmer. Je m'attends cependant à voir les Anglois furieux, quand ils en auront connoissance, & je ne serois pas surpris, que leur emportement leur fît faire la démarche imprudente de déclarer la Guerre à l'Espagne. Dans ce cas, cette Cour est résolue à se conduire avec toute la fermeté & la dignité convenables.

Les uns disent que le Portugal armera aussitôt en faveur des Anglois contre l'Espagne : d'autres, que cette Puissance se contentera d'être sur la défensive. Il me paroît que l'une & l'autre extrémité sera également fâcheuse pour ce petit Royaume. C'est comme un vase de terre, qui ne peut manquer de se rompre, soit qu'il tombe sur une pierre, soit que la pierre tombe sur lui.



(E

IL n  
Pays  
les a  
a hie  
conc  
peu a  
flatte  
Le  
cence  
heurs  
fable  
ce p  
Ce n  
ensem  
nessé  
prit &  
ge de  
mande  
suppli

---

L E T T R E   X X X V I I .

De Monsieur de Bussy.

(*En réponse à la Lettre XLIX. de Madame de Pompadour.*)

A Londres , le 9 Septembre 1761.

MADAME LA MARQUISE ,

**I**L est presque impraticable aujourd'hui de me soutenir convenablement dans ce Pays. J'éprouve tous les jours de nouvelles avanies de la part de la populace ; elle a hier rempli mon Carrosse d'ordures. Vous concevez combien de pareils procédés sont peu assortis à mon caractère , & je ne me flatte d'y mettre fin qu'en me retirant.

Les fêtes du Mariage sont d'une magnificence , qui ne se sent aucunement des malheurs de la Guerre. La jeune Reine est affable & bonne. Elle paroît se plaire dans ce pays-ci , & je crois qu'elle y réussira. Ce n'est pas une beauté ; mais elle a un ensemble qui plaît , & malgré sa grande jeunesse on voit déjà qu'elle a beaucoup d'esprit & un esprit cultivé. Si vous faites usage de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander-là , Madame la Marquise , je vous supplie de ne pas laisser entrevoir que c'est



par moi que vous le sçavez. Conservez-moi vos bontés & votre protection, & croyez, que personne en France ne vous est plus dévoué que moi.

Je suis avec un profond respect, &c.

*Notamanus.*

NB. C'est probablement là un furnom, ou le nom d'une Terre de Mr. de Buffy, car le contenu de cette Lettre, & la réponse de Madame de Pompadour, ne permettent pas de douter qu'il ne l'ait écrite. Comme le style en est un peu négligé, nous nous serions dispensés de la comprendre dans cette Collection, si elle n'avoit eu quelque rapport aux Affaires publiques.

---

## L E T T R E   X X X V I I I .

De Monsieur BERRIER, Ministre de la Marine.

*(Madame de Pompadour y répond par le No. XLVI.)*

Verfailles, le 2 Décembre 1761.

MADAME,

C E que vous avez prévu, est arrivé. Tous les Ordres du Royaume s'empres-  
sent à suivre l'exemple des Etats de

Lang  
tion,  
liers.  
Borde  
de m  
seau  
que l  
ont p  
ennuy  
veurs  
des F  
March  
même  
strateu  
de C  
Brétag  
ment  
au Ro  
propon  
encore  
à ceux  
disting  
reils ex  
leva à  
Elle le  
l'entret  
chante  
Souver  
cisme,  
chose p

Languedoc. Ce zele, qui honore la Nation, se communique aux simples Particuliers. Les Sieurs de Montmartel, de la Borde, & six autres Financiers, viennent de m'apporter leur soumission pour un Vaisseau de quatre-vingts Canons. Je suis sûr, que l'énumération de tous les Corps, qui ont pris des résolutions semblables, ne vous ennuyera pas. Les Compagnies des Receveurs généraux, des Fermiers généraux, des Payeurs de Rentes, les six Corps des Marchands de Paris, la Ville de Paris elle-même, les Etats de Bourgogne, les Administrateurs des Postes de France, la Chambre de Commerce de Marseille, les Etats de Bretagne, le Clergé, ont fait successivement des soumissions, pour donner chacun au Roi un Vaisseau de ligne, d'une force proportionnée à leurs facultés. Je m'attends encore à des actes de Patriotisme, analogues à ceux-ci. La Province de Languedoc s'est distinguée plusieurs fois, en donnant de pareils exemples. Il y a quinze ans, qu'elle leva à ses frais le Régiment de Septimanie. Elle le donna au Roi & continue encore à l'entretenir. Cette marque sensible & touchante de l'affection des Peuples pour leur Souverain, ces témoignages de leur patriotisme, & de l'intérêt, qu'ils prennent à la chose publique, prouvent en même tems

combien ce Royaume a de ressources, & combien l'union des sujets, & leur amour pour leur Maître est puissant, même après de grands revers. Il y a des personnages mécontents & chagrins, qui s'impatientent de tout. Ils disent que ces résolutions prises par les Compagnies de Finance ne prouvent rien, si ce n'est que des Particuliers obscurs ont acquis des fortunes scandaleuses. J'accorderai tout ce qu'on voudra. Mais je resterai persuadé que ce n'est qu'un sentiment très-louable qui a pu leur suggérer ces actes de Citoyens, qu'il y a toujours dans le cœur du François une étincelle d'amour pour son Pays, qui ne s'éteint jamais, & qui l'embrase tout entier, pour peu qu'on l'excite à propos. Si quelqu'un répond, que tout ceci est l'ouvrage de la vanité, j'aurai pitié de cet infortuné, qui ne croit plus qu'il y ait des vertus dans le monde.

Je me ferai un plaisir, Madame, de procurer de l'avancement à Mr. de Courval, qui mérite en effet tout le bien qu'on vous a dit de lui. Il est impossible de le faire Capitaine de Frégate, au préjudice de ses Anciens. Mais avec l'ardeur & les talens qu'il a, je suis persuadé qu'il me fournira dans peu une occasion de m'écarter des règles en sa faveur. C'est la vôtre qui me soutient dans un poste, que des circonstances

Je n  
fan  
que M  
cès de  
qui p  
font C  
pas fai

ces malheureuses rendent très-délicat. Continuez-moi vos bontés, Madame la Marquise; ne vous laissez point prévenir par mes Antagonistes, & foyez persuadée de toute ma reconnoissance.

Je joins ici le bulletin de l'Assemblée d'hier. Vous y verrez, Madame, que tous les Prélats sont bons François, à l'exception d'un seul, qui est bon Jésuite. Il paroît que le grand crime de ces Religieux est leur grand pouvoir. Il les rend en effet criminels. Il est une violation de leurs vœux. Par la tournure que prend cette affaire, j'ai bien peur que mort ne s'ensuive.

---

## LETTRE XXXIX.

De la Maréchale de BROGLIO.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre L.)*

Paris, le 25 Décembre 1761.

**J**E ne vois que vous, Madame, qui foyez sans passion, dans la malheureuse affaire, que Mr. le Maréchal s'est attirée par un excès de Patriotisme. Il n'y a donc que vous qui puissiez réconcilier deux hommes, qui sont Citoyens l'un & l'autre, qui ne sont pas faits pour se haïr, & qui ne sont divi-

H

sés aujourd'hui, que parce que l'un & l'autre a pour le bien public une passion peut-être aveugle. Mr. le Maréchal, chagrin des bruits fâcheux qui remplissent Paris, plus affligé encore du peu de succès de la Campagne dernière, a, dans un emportement de zèle, rédigé un précis des Opérations, qui ont précédé l'échec du 16 Juillet. On a voulu trouver dans ce simple Exposé des faits, des insinuations peu avanteuses à Mr. le Prince de Soubise. Celui-ci réplique, & sa défense seroit admirable, s'il étoit attaqué. Il produit une Lettre, dans laquelle Mr. le Maréchal mande à M. le Prince de Condé : *de lui envoyer deux Brigades d'Infanterie, pour assurer sa retraite, & de se retirer avec le reste.* Voilà qui est précis : mais encore une fois, c'est par un malentendu que M. le Prince de Soubise croit être compromis. Il est donc inouï que l'on décide aussi légèrement qu'on veut le faire, que M. le Maréchal a fait une démarche inconsiderée, en entamant par écrit un procès de cette espece, & qu'on parle de l'exiler, ainsi que son Frere, en les privant tous deux de leurs Commandemens. C'est prononcer d'après des interprétations bien vagues & bien hazardées. C'est comme si j'ajoutois quelque foi à ces contes de Caillettes, suivant lesquelles la disgrâce de mon mari n'a



d'autre cause que le projet que vous, Madame, & Madame la Princesse de M.... avez formé de renouveler la Charge de Connétable en faveur de M. le Prince de Soubise. On ajoute que vous ne pouviez y parvenir, qu'au moyen d'un échec considérable qu'auroit reçu M. le Maréchal, & que ce beau plan a empêché le Prince de le joindre à Filingshausen; de sorte, qu'accablé par le nombre, il a été forcé à une retraite pénible & malheureuse, tandis qu'il avoit cru marcher à la victoire; que, malgré cette trahison, vous n'avez pû réussir, parce que le Roi, qui connoît le danger d'avoir un Officier aussi puissant, n'a jamais voulu en entendre parler. Voilà des bavardages, que je rends comme je les ai reçus, pour vous montrer le peu de cas que je fais de tout ce qui n'est ni vrai ni vraisemblable. Faites de même, Madame, & employez votre crédit à assoupir une affaire qui n'auroit jamais dû être agitée. Mr. le Maréchal ignore la démarche que je fais; je desire qu'il n'en soit jamais instruit: quels que soient les motifs qui me l'ont dictée, il ne me la pardonneroit pas.



## L E T T R E X L.

Du Baron de BRÉTEUIL.

*(Madame de Pompadour y répond par la Lettre LIV.)*

Petersbourg , le 24 Mai 1762.

MADAME,

**L**A mort d'Elisabeth a en effet occasionné une grande révolution dans les Affaires. Son Successeur, malgré ses protestations de persister dans l'ancien Systême, affecte de se conduire par des principes entièrement contraires à ceux de cette Princesse, & vous êtes sans doute instruite de sa défection. La suite des Opérations est analogue à cette démarche. Les Ministres de ce Prince m'assurent, que son Traité de Paix avec le Roi de Prusse ne contient aucune stipulation préjudiciable à un tiers. Mais je sçais, à n'en pouvoir douter, qu'il a promis de donner à Sa Majesté Prussienne un Corps de vingt mille hommes, pour la garantie de ses Etats. Ces Ministres disent eux-mêmes tout bas, que l'enthousiasme de leur Maître pour ce Prince est trop violent pour pouvoir durer ; mais que tous ceux qui composent ses Conseils, ont été

forcés de céder à son impétuosité. Ils tâchent cependant, tout en suivant le torrent de ses passions, d'agir systématiquement, autant qu'il sera possible. Comme il nous déteste, & qu'il ne peut souffrir les Suédois, je sçais qu'ils méditent de former un Congrès, pour rétablir sous sa médiation les Affaires d'Allemagne. La Suede s'est mise par sa défection dans le cas de ne pouvoir s'opposer efficacement à ce projet, que nous devons nous-mêmes empêcher, autant que nous le pourrons, pour éviter de perdre le peu de crédit qui nous reste en Allemagne. Ce Prince, toujours violent dans ses projets & sa conduite, publie hautement qu'il va se mettre à la tête des Troupes qu'il veut employer contre le Dannemarc, & il a invité par un Mémoire tous les Ministres étrangers, qui sont à la Cour, à l'accompagner dans ses Etats d'Allemagne. Il ne porte que l'uniforme Prussien. La plupart des personnes disgraciées sous les Règnes précédens sont rappelées. Dans le nombre il en est, dont le retour ne peut nous être indifférent: ce sont Messieurs Biren. Quelques-uns disent qu'ils jouiront de la plus grande faveur; d'autres assurent que le nouvel Empereur veut uniquement tirer du Pere une renonciation aux Duchés de Courlande & de Semigalle, pour en procu-

rer ensuite l'investiture à son parent , le Prince George de Holstein. De façon ou d'autre , il me semble qu'on médite quelque projet défavorable au jeune Prince de Saxe , qui regne actuellement en Courlande. Mais il est adoré de ses nouveaux sujets , & l'on dit que la Noblesse , lassée du Gouvernement de ses Prédécesseurs , se portera à toutes sortes d'extrémités , plutôt que de le perdre.

Le Portrait de la Czarine n'est point encore fini. Dès que le peintre me l'aura livré , je l'enverrai en France par le premier Vaisseau , qui s'y rendra , ou qui fera voile vers la Hollande. Je ne sçais par qui cette Princesse a sçu que je faisois faire son portrait. Quelqu'un m'a dit de sa part , à cette occasion , des choses extrêmement honnêtes. Elle aime véritablement la Nation , & je suis persuadé que si jamais les circonstances le lui permettent , elle en donnera des preuves. Elle a aussi des qualités qui doivent lui concilier l'estime & l'attachement des François.

Le Trafiquant Renaud a dû vous remettre les Zibelines que vous avez désirées , Madame la Marquise. Je souhaite que vous en soyez contente. Vous recevrez incessamment les peaux de moutons de Sibérie , dont vous voulez faire faire un tapis de

le  
ou  
que  
xe,  
lais  
on  
ne-  
à  
de  
en-  
li-  
nier  
oile  
ette  
por-  
ette  
tes.  
je  
nces  
reu-  
rent  
des  
net-  
ées,  
vous  
ces-  
rie,  
de

pie*d*. Vous ne m'en avez pas fixé la quan-  
tité ; mais je ne puis croire que ce soit pour  
votre Sallon, & je n'ai envoyé que de quoi  
garnir un petit Cabinet.

---

## L E T T R E X L I.

Du Maréchal, Prince de SOUBISE.

*(En réponse à la Lettre LVIII. de Madame de  
Pompadour.)*

Au Camp de Landwerhagen, le 15 Juillet 1762.

L'AMITIE qui nous unit, Madame, me  
fait garder le silence sur la tournure un  
peu singulière de votre dernière Lettre, &  
j'attribue à votre Patriotisme des expressions  
que je trouverois fort déplacées de la part  
de toute autre. J'y suis d'autant plus dis-  
posé, qu'une foule de petits succès parti-  
culiers rendent aux Armes du Roi ce qu'el-  
les ont perdu à Wilhelms-thal, & doivent  
nous consoler de cet échec. Il a d'ailleurs  
été bien moindre que des mal-intentionnés  
ne le publient. Le Corps détaché pour é-  
clairer les ennemis, a fait, sous l'Officier-  
général qui le commandoit, plusieurs char-  
ges très-vives, où la Cavalerie a fait des  
merveilles, & ses succès n'auroient rien  
laissé à désirer si la gauche avoit été con-



duite avec la même prudence, car la bravoure n'a pas été moindre. Je joins ici le détail des avantages consécutifs que nous avons remportés depuis cette affaire. Vous y verrez, que la reddition de Marpourg ne nous a coûté qu'une demi-douzaine de bombes. Je réponds que Cassel tiendra encore au moins quatre mois, quelle que soit l'issue des opérations actuelles. Ainsi, Madame, jusqu'alors que vos oisifs de Cour nous fassent grace de leurs inquiétudes. Quant aux larmoyans Vieillards, qui comparent avec tant d'amertume le Règne de Louis XIV avec celui-ci, qu'ils fassent en même tems attention au repos intérieur dont la France a joui depuis le dernier Roi. A peine l'ennemi a-t-il mis le pied sur nos frontières. De toute cette guerre il n'en a point approché. Mais tous ces heureux fainéans traitent les Rois, comme les Sauvages traitent le soleil. Ils ne font pas attention qu'il les éclaire & les échauffe pendant des années. Ils ne lui en savent aucun gré. Vient-il à s'éclipser un moment? ils l'accablent d'injures & l'insultent par leurs cris.

Il faut rendre en effet justice à Milord Granby. C'est un Officier rempli d'intelligence & de courage. Mais il a présentement en tête quelqu'un dont je ne fais gueres moins de cas; c'est Mr. de Guerchi,

do  
la  
les  
étr  
bie  
pér  
per  
opp  
des  
nem  
vou

(L

N  
pand  
Roya  
Paix  
rem  
de fa

dont les manœuvres l'obligent à se tenir sur la rive gauche de l'Eder.

Un Courier, qui est passé ce matin dans les environs, y a répandu la nouvelle d'une étrange Révolution arrivée en Russie. Il est bien à desirer qu'elle se confirme, car l'Impératrice est bonne Françoisse, & je suis persuadé qu'elle tiendra une conduite toute opposée à celle de Pierre III. Nous aurons des notions un peu plus claires sur cet événement avant peu, & j'aurai l'honneur de vous en faire part.

## L E T T R E XLII.

De Madame l'Abbesse de CHELLES.

*(En réponse à la Lettre LXI. de Madame de Pompadour.)*

A Chelles, le 25 Août 1762.

MADAME,

Nous avons reçu les Ordres de Sa Majesté, pour demander à Dieu qu'il répande ses bénédictions sur ce malheureux Royaume, & qu'il daigne nous donner une Paix durable. Nous sommes fort aises, en remplissant les volontés de notre bon Roi, de faire une chose qui vous soit agréable.

H 5

Nous adresserons nos vœux au Ciel pour ce Maître chéri, & pour tous ses Sujets, parmi lesquels, Madame, vous ne pouvez manquer d'être comprise. Vous enviez la tranquillité de notre sort. J'avoue qu'il est le plus heureux du monde, quand nous y sommes appelées. Sans cela le Cloître est un enfer. Mais j'ai la consolation de voir, que parmi toutes nos Sœurs il n'en est pas une, qui n'ait eu la vocation de son état, & qui n'en soit tous les jours plus satisfaite. Ne repoussez pas la voix qui vous appelle, Madame. J'ai comme vous été livrée longtemps aux irrésolutions. La grace enfin l'a emporté, & c'est du moment que j'ai fait profession, que je date les jours de mon bonheur. Nous comptons hier, mes Sœurs & moi, toutes les personnes qui ont renoncé aux grandeurs mondaines, pour suivre les voies de la Religion. Le nombre en est plus grand qu'on n'imagine. Nous nous sommes rappelées sur-tout la Sœur Louise François de *la Miséricorde*. (\*) C'est dans cette sainte retraite qu'elle vint, il y a environ cent ans, cacher les tourmens que Madame de Montespan fit éprouver à son âme tendre & sensible. C'est ici qu'elle se

(\*) Louise-Françoise de la Baume le Blanc, Duchesse de la Vallière.

prépara, dans l'amertume & la douleur, aux austérités de la Regle qu'elle embrassa depuis & qui fit son bonheur. Cette maison la vit partir avec regret ; mais une ancienne tradition y perpétue le souvenir de ses vertus ; & nous sçavons que, du moment qu'elle fût Carmelite, elle aima son Dieu avec plus de ferveur & d'un amour plus vif qu'elle n'avoit auparavant aimé ses Créatures. Nous conservons plusieurs de ses Lettres, écrites à nos Meres. On n'éprouve, en les lisant, que des sentimens d'onction, de paix & de vertu.

Je suis avec la plus grande humilité,  
Madame, &c.

## LETTRE XLIII.

De M. J. J. ROUSSEAU de Geneve.

*(Voyez la Lettre LXVII. de Madame de Pompadour.)*

Pais, le 28 Août 1762.

MADAME,

J'AI cru un moment que c'étoit par erreur que votre Commissonnaire vouloit me remettre cent Louis pour des copies qui

sont payées avec douze Francs. Il m'a détrompé. Souffrez, Madame, que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu (non viager) de cinq cens quarante Livres, toute déduction faite. C'est déjà beaucoup au-delà du nécessaire. Mais mon travail me procure encore annuellement une somme à peu près égale. J'ai donc un superflu considérable; je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse gueres d'aumônes. Si, contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendoient un jour mes revenus insuffisans, j'ai un ami.

Pardonnez-moi ces détails peu intéressans, Madame. J'ai cru les devoir à la *charité* que vous avez voulu exercer envers moi.

Je suis, &c.

*J. J. Rousseau.*





## L E T T R E X L I V .

De la Comtesse de BASCHI.

*(En réponse à la Lettre LXVIII. de Madame de Pompadour.)*

Paris, le 12 . . . . 1762.

**J**E passe condamnation sur Monseigneur votre Frere , ma bonne amie ; & vous ne m'en entendrez plus parler , à moins qu'il ne vienne encore me conter piteusement ses griefs contre vous : car je suis sa confidente. Il me fait pitié , & je suis trop bonne pour l'éconduire sans quelques mots de consolation. Otez-lui son air capable & suffisant, sa vanité, son ignorance, & c'est un homme tout comme un autre. Mais j'ai bien peur qu'il ne persiste dans son impénitence.

Dieu veuille que nous ayions la Paix, ma chere Marquise, & que ce Duc de Bedford soit bien traitable. L'horrible chose que la Guerre ! On dit que celle des deux Nations qui a fait le plus heureusement la Guerre, n'en est pas moins ruinée pour toujours. Quant à l'autre . . . . tant de ravages, tant de sang, & nul avantage réel pour personne, cela fait frissonner. Nos généreux Défenseurs combattent, tandis que nous, au

sein de Paris, nous vivons oiseusement, nous allons à la Comédie, au Boulevard, aux Thuilleries; nous faisons de jolis soupers, & ne connoissons tout ce qu'ils souffrent que par des relations. Cependant ils périssent, ces bons & braves Citoyens. La Paix renaît au prix de leur sang. Nous en jouissons, tandis qu'eux, dont la valeur nous la procure, n'en peuvent plus recueillir les avantages. Comme j'aime à écouter un vieux Militaire, qui me conte ses Campagnes! Je ne conçois pas qu'il puisse ennuyer; & s'il ennuye, je veux du moins qu'on le paye d'une partie de ses souffrances, en l'écoutant d'un air d'intérêt; & en lui accordant la récompense la plus digne de la valeur guerrière, l'admiration. Ce bon Chevalier de....., qu'on trouve si ennuyeux, eh bien! il m'amuse, il peut conter autant qu'il lui plaira, sans jamais me faire bâiller. Il m'a dit hier des choses charmantes, mais je ne les ai sçues, qu'après avoir écouté bien en détail tout le Siege de Mahon. Or voici ce qu'il m'apporte d'Amiens en poste. Il y a beaucoup vu Gresset. Il en est enchanté. C'est toujours un de nos plus jolis versificateurs. Il n'est pas si désœuvré dans sa retraite que nous pourrions bien l'imaginer. Il a fait deux nouveaux Chants au Vervet. Le Chevalier, qui en a entendu la

lect  
m'  
il fa  
Il p  
est a

L  
O  
L  
O  
V

Pe  
dema  
ceux  
veuil  
lamer  
bonne  
tes c  
nous  
bons  
genre  
d'hui  
passé  
bien  
taire.  
dites-  
de M  
c'est c

lecture, en a retenu plusieurs tirades, qu'il m'a répétées. Rien de si ingénieux. Tenez, il faut que je vous en donne un échantillon. Il peint l'ouvrier des Nonnes, où Ver-vert est apporté :

*L'une d'coupe un Agnus en losange,  
Ou met du rouge à quelque Bienheureux,  
L'autre bicbonne une Vierge aux yeux bleus,  
Ou passe au fer le toupet d'un Archange.  
Ver vert paroît, &c.*

Peut-on rien de plus joli ? Eh bien, après-demain je vous en dirai cent vers, comme ceux-là. Quel dommage, que l'Auteur ne veuille pas publier ce joli Poëme ! Point de lamentations sur la décadence du goût, ma bonne amie ; nous avons toujours des Poëtes charmans. Mais c'est que l'abondance nous fait paroître pauvres. La foule des bons Ecrivains est si grande dans tous les genres, que l'on remarque à peine aujourd'hui ceux qui dans d'autres tems auroient passé pour des prodiges. Je vous remercie bien de cette Allégorie charmante de Voltaire. Il n'a jamais été plus aimable ; mais dites-moi pourquoi ces deux noms Visigots de Macare & Théleme ? Laujon dit que c'est du grec. Grec lui-même.

J'ai été toute faisie , en apprenant l'emprisonnement de M. de Lally. Il y a trois jours que je l'ai vu ; il plaisantoit lui-même sur ce qu'on lui impute. On dit qu'il dépendoit de lui de fuir ; qu'il n'a pas voulu. Il me semble que c'est déjà un préjugé en sa faveur. On s'étonne de ce que cette affaire n'est pas portée tout simplement à un Conseil de Guerre ; car parmi les crimes , dont on l'accuse , ceux qui pourroient être punis capitalement , ne sont pas du ressort du Parlement. Cependant on augure bien de cette transgression des formes. On dit que l'accusé , qui ne pouvoit attendre que de la sévérité de la part d'un Conseil de Guerre , éprouvera plus d'indulgence de la part du Parlement. Ainsi , ma chere Marquise , toujours des coupables , toujours des crimes dans cet Univers ! Quand j'étois jeune , on ne parloit comme aujourd'hui que de réforme ; j'avois la tête remplie d'idées de perfection , je croyois que tout alloit devenir juste , qu'il n'y auroit plus de guerre , plus de procès , plus de révolutions , plus rien à faire que de s'amuser & s'aimer : mais je vois bien que c'est tout comme alors , & qu'un tems ne vaut pas mieux que l'autre. Adieu , mon amie , je deviens bien raisonneuse.

LET.

N  
rép  
re  
fice  
vrai  
lui  
Nég  
mar  
d'abo  
anno  
tème  
détro  
quell  
la G  
te ,  
office  
gérant  
équita  
peut s

## L E T T R E X L V.

Du Duc de CHOISEUL.

*(Madame de Pompadour y répond par la  
Lettre LIX.)*

Paris, le 4 Septembre 1762.

MADAME,

N O T R E ami est parti ce matin , avec toute la pompe ambassadoriale , & je vous réponds qu'il soutiendra son caractère encore mieux par sa conduite que par sa magnificence. Les Anglois , pour cette fois , sont vraiment las de la Guerre , & c'est ce qui lui procurera de grandes facilités dans sa Négociation. Mais nous n'aurons pas si bon marché du Roi de Prusse , que j'avois cru d'abord. La révolution de Petersbourg nous annonçoit un changement total dans le Système de cette Puissance. Nous sommes bien détrompés par une déclaration , suivant laquelle la Czarine ne veut point se mêler de la Guerre , si elle n'y est forcée. Elle ajoute , qu'elle emploiera avec joie ses bons offices auprès de toutes les Puissances belligérantes , pour les porter à une pacification équitable. Je conçois que cette Princesse ne peut s'affermir , qu'au milieu du calme & de



la paix, sur un Trône acquis d'une manière aussi périlleuse. Mais nous n'en sommes pas moins déterminés à rejeter ses bons offices. Elle nous fait une infinité de petites chicanes sur le titre de *Majesté Impériale*, & quoique ces miseres-là ne méritent pas d'arrêter les affaires de quelque importance, cependant nous devons cesser d'être si faciles, dès que les autres en font des affaires d'Etat, ou les demandent avec trop de hauteur, & refusent opiniâtrement de se conformer à ce qui s'est pratiqué antérieurement. Cette minutie ne mérite réellement pas toute l'attention que vous y donnez. Je vous dirai cependant, puisque vous le voulez, qu'il y a dans le monde dix à douze Empereurs. Celui de Turquie, & c'est à mon avis le seul, qui puisse sensément prendre ce titre; celui d'Allemagne, celui du Mogol, celui de Maroc, celui de Russie, celui de la Chine, celui du Japon, celui de Siam, celui de Perse, celui des Abissyns, celui de Monomotapa; & peut-être plusieurs autres, qui ne méritent pas l'honneur d'être nommés. Les uns ont un Empire grand comme l'Isle de France; les autres ont pour sujets des êtres peu différens de votre Orang-Outang. Ceux-ci jouissent, comme Empereurs, d'environ cinq cens Ecus, que leur payent annuellement d'infortunés Hé-

breux, pour être tolérés, & du reste leur Empire n'a pas un pouce d'étendue. Ceux-là sont réellement plus puissans ; mais ils n'en ont pas plus de droits que vous, ni moi, ni tous les autres, à un Titre, dont les Romains décoroient les Généraux de leurs Armées ; à un Titre, qui n'est plus qu'une chimere, puisque le pouvoir, auquel il étoit joint, n'existe plus. Sous ce point de vue, nous n'avons pas fait de grandes difficultés de l'accorder à la Russie, quand elle l'a demandé, & nous le distinguons si peu de celui de Roi ou de Czar, que nous le donnerons, aussi aisément que le Titre de Kan ou de Sophi, au premier Roi qui en voudra, pourvu qu'il nous accorde les Réversales, que les Russes n'ont jamais refusé de nous donner avant cette Epoque, & qui assureroient à jamais notre possession, quand même elle seroit moins bien constatée. Aujourd'hui cette Puissance nous demande de nouvelles formules, inconnues chez nous. On veut que toutes les adresses portent : à *Sa Majesté Impériale de toutes les Russies*, au lieu de : *Sa Majesté l'Empereur ou l'Impératrice de toutes les Russies*. Nous y aurions consenti sans peine, je vous proteste, malgré la petite incommodité de changer sans cesse, & quoique le changement proposé ne soit pas trop François ; mais on a refusé de nous

donner l'acte d'usage en pareil cas. Nous nous sommes également obstinés de notre côté, & vous verrez peut-être qu'une petite difficulté de Cérémonial brouillera deux Puissances faites pour être toujours unies.

Vous imaginez bien que je n'ai pas manqué hier d'aller voir *Hercule mourant*. Malgré les Ballets, qui font d'une exécution admirable, je persiste dans l'idée que m'en ont donnée les répétitions, c'est qu'on ne peut y reconnoître ni Marmontel, ni Dauvergne. Il ne m'en est resté qu'une plaisanterie, que vous aimerez peut-être. Au moment, où Hercule expiroit, Madame la Comtesse d'Egmont s'est écriée: *Il est bien mort!*

Adieu, Madame, vous connoissez mon respect; & vous voyez comme j'aime à m'entretenir avec vous de tout ce que je sçais.

## LETTRE XLVI.

Du Duc de NIVERNOIS.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre LXII.*)

Londres, le 15 Septembre 1762.

J'AI l'honneur de vous écrire, Madame, encore un peu étourdi du bateau, car il n'y a que trois jours que je suis arrivé,

après beaucoup de petites avanies. La plus aimable est celle que j'ai éprouvée de la part de l'hôte qui m'a hébergé à Cantorbéry. J'avois peu de monde avec moi, cependant ce galant homme prit cinquante Guinées pour mon souper. Tout étoit fort bien jusques-là, & ce n'étoit qu'un acte d'hostilité, autorisé par la Guerre, qui dure encore. J'étois battu. Je ne disois mot. Mais le vainqueur a fait trophée de sa victoire. Alors j'ai trouvé des défenseurs. Tous les Anglois ont désapprouvé sa conduite. La Noblesse du Canton m'a fait prier de me pourvoir en restitution. Sur mon refus elle a pris la résolution formelle de ne plus tenir ses Sessions, comme elle a fait jusqu'ici, chez cet homme: je suis trop vengé, car il est ruiné, si je n'y mets ordre.

La Mer, les fatigues, le travail forcé, m'ont rendu tout vapoureux pendant la route. J'avois presque perdu l'usage de mes yeux. Mais depuis mon arrivée ici je me trouve mieux, & puisque vous voulez absolument des nouvelles de mes nerfs, je vous dirai qu'ils n'ont jamais été si traitables. Fasse le ciel, que j'en puisse dire autant des gens de ce pays-ci ! Au reste, le début est brillant. La Nation me comble d'honnêtetés: je veux dire la partie sensée de la Nation. Je ne sçaurois trop me louer de l'ac-

cueil que m'a fait le Roi. J'ai voulu moi-même déposer vos Offrandes aux pieds de la Divinité tutélaire & pacifique dont nous attendons notre salut. Cette grande Personne a paru très flattée de votre attention, & je vous porte les remerciemens qu'elle m'a chargé de vous faire. Je crois que si elle continue à protéger nos bonnes intentions avec la même vivacité, je ne partirai pas d'ici sans avoir rempli ma mission avec quelque succès. Elle entend très-bien les affaires, & je trouve presque autant de plaisir à en parler avec elle, qu'avec une autre Dame, qui joint à ce mérite des qualités, qui m'avoient paru longtems bien peu faites pour y être unies, mais....

*Le Donne son venute in eccellenza  
Di ciascun' arte, ove hanno posto cura.*

J'espere que la Victoire de Johannesberg pourra contribuer à lever quelques difficultés. J'ai appris cette bonne nouvelle à mon arrivée ici. J'ai vu avec un plaisir infini, combien tous les gens, que j'aime le plus, ont été brillans. Le trait de M. de Conflans est unique & lui fait bien de l'honneur. Je suis sûr que vous avez dit encore une fois: „ Ce ne sont pas les mêmes hommes „ qui jouent la Comédie & ont des petites „ Maisons.”



## L E T T R E   X L V I I .

Du Comte d'AFFRY.

A la Haye , le 10 Octobre 1762.

MADAME ,

UNE petite aventure , comme il nous en arrive trente dans l'année , vous attire une importunité de ma part. Ce matin on fait entrer chez moi un jeune homme de bonne mine , très-simplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans , & qui sembloit accablée de lassitude , s'appuyoit sur lui d'un bras & portoit un enfant sur l'autre. C'est elle qui vous porte cette Lettre. Faites-la entrer , & dites-moi si elle n'est pas intéressante. „ Nous sommes François , „ me dit le jeune homme ; nous voudrions „ retourner dans notre patrie , mais ce n'est „ que par la protection ” . . . . Il ne put achever , tant son embarras devint grand. „ Je vais vous dire notre histoire , ” me dit la jeune Femme , les yeux baissés , en rougissant un peu , & avec de petites graces qui me prévinrent d'avance que leur faute étoit de la nature de celles que je suis trop porté peut-être à excuser. Voyons , Madame , si je vous rendrai le désordre aimable de sa narration. „ Il y a deux ans . . . Il „ n'en avoit que vingt alors , & l'on est bien

„ jeune à vingt ans. . . . Il étoit Soldat ; il  
 „ avoit eu la permission de venir passer six  
 „ mois chez nous , à cause d'une blessure.  
 „ Il venoit travailler , comme garçon me-  
 „ nuisier , dans la boutique de mon pere. Il  
 „ est très-habile , & mon pere disoit tou-  
 „ jours : *Je prendrois ce garçon-là pour mon*  
 „ *gendre , si je n'étois pas si riche.* Enfin ,  
 „ j'entendois tout le monde en dire du bien ,  
 „ & puis les soirs nous chantions ensemble ,  
 „ pendant que je filois ; il nous contoit aus-  
 „ si la Prise du Port-Mahon & la Guer-  
 „ re contre les Hannovriens. Il y a été  
 „ blessé trois fois. . . . Je voyois bien qu'il  
 „ avoit de l'amitié pour moi , & j'en pris  
 „ pour lui. . . . Monseigneur , vous sçauvez. . . .  
 „ Il faut tout dire à Monseigneur , n'est-ce  
 „ pas , mon ami ? . . . Monseigneur , il nous  
 „ arriva un accident. . . .” Imaginez-vous ,  
 Madame la Marquise , un regard jetté sur  
 l'enfant , & dans ce regard tout ce qu'il y  
 a de plus comique & de plus touchant à la  
 fois , & vous sçauvez la valeur de cet *acci-*  
*dent.* „ Je craignois tant mon pere ! je for-  
 „ çai mon ami à fuir. Il ne vouloit pas ; &  
 „ moi-même , par réflexion , je ne voulois  
 „ pas non plus en faire un Déserteur. Je  
 „ m'enfuis toute seule , en lui écrivant que  
 „ j'allois mourir. Je voyageai longtems , &  
 „ un soir comme j'allois toucher la frontie-

„ re, il me joignit : je tremblois de joye  
 „ & de frayeur. Enfin nous fortîmes heu-  
 „ reusement du pays. Il fut le premier à  
 „ chercher un Prêtre ; nous sommes actuel-  
 „ lement mariés , & voici notre enfant . . .  
 „ Nous avons jusqu'aujourd'hui vécu de no-  
 „ tre travail. Nous avons vu bien des Pays.  
 „ Mais qu'ils sont différens de la France !  
 „ Que nous serions heureux si nous pou-  
 „ vions y rentrer ! . . Mais il faut obtenir  
 „ du Roi la grace de mon mari . . . „ Et  
 „ de ton pere la tienne , ” interrompit le  
 jeune Déserteur. — „ D'où êtes-vous ? —  
 „ Monseigneur, elle est fille d'un Menui-  
 „ sier de Meudon, & mon pere est un des  
 „ Jardiniers de Madame la Marquise à  
 „ Bellevue. ” Voilà un nouveau motif de  
 m'intéresser à eux : sur le champ j'écris,  
 mais je n'ai foi qu'en vous , Mada-  
 me. Faites la paix de cette jolie enfant  
 avec son pere. Et moi, j'espere qu'en fa-  
 veur des trois blessures je ferai celle de  
 son mari avec le Roi. „ Et comment  
 „ voyagez-vous , mes amis ? — Monsei-  
 „ gneur, il porte notre enfant sur son bras.  
 „ — Monseigneur, elle va à pied. — Quoi,  
 „ si délicate & si loin ? — Ah ! si vous  
 „ sçaviez ce qu'elle a déjà souffert ! ” . . .  
 „ Et lui donc ? vous ne sçauriez vous ima-  
 „ giner ! . . . — Je ne suis pas riche, mes

„ enfans, cependant je vous ferai cheminer  
 „ plus commodément. Où attendrez-vous  
 „ votre grace? — En Suisse, Monseigneur,  
 „ parce que mon Régiment est à Besançon.  
 „ — En Suisse! allez loger dans le vieux  
 „ Château de Wallenstal, chez mes bons &  
 „ anciens parens. Dites-leur que vous m'a-  
 „ vez vu....” Vous pouvez imaginer que  
 j'étois extrêmement ému, sans enfantillage  
 cependant, & j'en étois tout fier. Mais ce  
 couple intéressant étoit tout attendri. Ce  
 sont deux belles ames, dans cette Classe,  
 je vous proteste. On me prit les mains : on me  
 les pressa. „ Monseigneur, que de bontés!  
 „ nous donnerions notre vie pour vous.” —  
 „ Rien, mes amis, rien....” Alors, par  
 je ne sçais quel hazard, l'enfant me caressa  
 avec ses petites mains. Je suis vieux, mais  
 sensible comme à quinze ans. Aussi-tôt la  
 digue se rompit. Je suis contraint de leur  
 tourner brusquement le dos, en leur balbu-  
 tiant de s'en aller : & ils m'auront pris pour  
 un insensé, ou, s'ils ont vu mon trouble,  
 pour un enfant, car, en vérité, toutes ces  
 puérilités ne sont pas d'un homme.

Croiriez-vous, Madame la Marquise,  
 qu'on voit avec peine dans ce pays-ci les  
 approches de la Paix. Il étoit si commode  
 pour les honnêtes Hollandois, de faire tout  
 le Commerce de l'Europe sans inquiétude,  
 tandis que les autres Nations s'égorgeoient !

Dieu vœuille, que cette Paix soit de durée. Je souhaite de me tromper; mais je m'attends à voir recommencer la Guerre dans deux ou trois ans d'ici.

## L E T T R E   X L V I I I .

De Monsieur D'ALEMBERT.

(*A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre LXXV.*)

MADAME,

**J**E sçais que vous avez été informée des offres que l'Impératrice de Russie a bien voulu me faire. On m'a dit encore au *Temple*, que vous vous intéressiez à la résolution que je prendrois. Elle m'a été dictée par ma mauvaise santé, & par la médiocre opinion que j'ai de mes talens, pour être l'Instituteur d'un grand Prince. Je suis flatté de l'honneur que l'Impératrice m'a fait, en jettant les yeux sur moi. Je me croirois heureux de contribuer en quelque chose au bonheur d'une Nation, qui a tant d'influence aujourd'hui sur les affaires de l'Europe, en rendant son Souverain juste, pacifique, modéré; en lui apprenant à respecter la foi des Traités, les droits sacrés de ses sujets; à se contenter de ses possessions, sans envahir celles d'autrui, quelque avantage & quelque facilité qu'il y trouvât; à ne point



manquer de fidélité à un Allié utile & loyal ; à ne point opprimer le plus foible , avec le secours du plus fort ; à ne point abuser d'une médiation frauduleuse pour dépouiller un vaincu de concert avec le vainqueur ; à ne point se prévaloir de ces prétentions illusoires ou surannées , qui ne manquent jamais aux ambitieux ; à respecter la foi jurée au malheureux ; à ne point violer par des Arrêts iniques la sainteté des Tribunaux ; à ne point exciter par une avidité démesurée la jalousie de ses voisins ; à ne pas. . . Enfin, Madame la Marquise, je vois parfaitement bien d'ici tout ce qu'il faudroit lui apprendre ; mais je serois peut-être bien embarrassé, s'il s'agissoit de mettre la main à l'œuvre ; & si jamais le Prince, que j'aurois élevé, devenoit injuste, violent, usurpateur, tyran, j'en mourrois de douleur.

## L E T T R E   X L I X.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXXXIV. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 5 Novembre 1762.

**V**ous devenez bien triste, ma chere amie ; vos discours, vos Lettres, vos actions, tout porte une empreinte de mélancolie, qui m'afflige beaucoup. Vous é-

prouvez de l'ingratitude de la part de tous ceux que vous avez servis : ils cherchent à vous nuire par tous les moyens possibles. Ce sont-là de vrais malheurs. La Maréchale se sert contre vous de la faveur, que vous lui avez procurée. Tout cela est monstrueux. Mais vous, mon amie, vous, dont l'ame est belle & généreuse, ayez l'orgueil de pardonner. Il faut dans la position où vous vous trouvez, vous roidir contre les tracasseries, les jaseries, les perfidies ; faire des heureux, au risque de faire des ingrats, & du reste vous en tenir à un petit nombre de vrais amis. Je vous réponds de deux ou trois, qui vous sont attachés pour la vie. J'ai vu l'envie s'emporter à tant d'horreurs, imaginer des impostures si atroces, que je ne suis plus étonnée de rien. Du moment que vous avez voulu jouer un rôle, vous avez dû vous attendre à ses traits. Je vous plaindrois, si vous étiez sans ennemis, car il faudroit en conclurre que vous êtes sans faveur. Laissez-les nourrir leur vaine rage, & n'y songez que pour faire encore mieux qu'auparavant.

Adieu, mon amie : aimez-moi, dites-le moi ; c'est-là un bien qu'aucun autre n'égale. L'amitié n'est faite que pour les belles ames. Ceux qui n'y croient plus, ne sont pas dignes de l'éprouver. Parmi une foule

de souhaits extravagans, j'ai souvent formé celui de passer une fois pour morte, & d'entendre le bien qu'on diroit de moi. Car je suis bonne, & je crois qu'on n'auroit pas beaucoup de mal à en dire.... *Mais, si on en disoit ?* Eh bien ! cela me serviroit à me corriger. Adieu, mon amie ; je vais au Concert spirituel. C'est encore un plaisir que vous ne connoissez plus. On feroit en vérité dix infortunés de toutes les privations auxquelles vous vous êtes soumise ; mais on feroit mille heureux avec les dédommagemens.

## L E T T R E L.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXXXV. de Madame de Pompadour.*)

A Essonne, le 15 Novembre 1762.

**B**RETON m'a trouvée ici, ma chere amie, où une colique affreuse m'a forcée de m'arrêter ; il m'a remis la Lettre dont vous l'aviez chargé pour moi. A peine étiez-vous partie de Fontainebleau, que Vassé y est arrivé. Rien de si beau, que le modele qu'il venoit vous montrer ! Beaucoup de gens en ont porté le même jugement, mais avec quelques restrictions. Et cependant, ma chere amie, de mon autorité privée j'ai résolu que vous ne le verrez point. De

tous les chagrins que vous avez éprouvés, le plus vif est celui que vous a causé la perte de votre enfant. Elle n'est plus, la pauvre Alexandrine! Mais vous n'avez pu l'oublier. A quoi bon renouveler votre affliction par la vue de son tombeau? Rapportez-vous-en à moi, pour diriger l'Artiste. Bien des connoisseurs m'ont déjà fait part de leurs observations; & Vassé, à qui je les ai communiquées, convient de leur justesse. On trouve, par exemple, cette figure de l'Innocence trop décolletée. Il y a infiniment d'esprit dans l'action de ces Génies, qui jettent dans la tombe leurs flambeaux éteints, & les symboles des Talens, où cette chère enfant excelloit. Son Buste, cependant, caché par ce groupe, n'est plus l'objet principal du Monument; Vassé m'a promis de disposer les Figures de sorte qu'il se trouvera mieux en vue, & alors il aura fait un chef-d'œuvre.

Quel eût été le bonheur de celui, que vous auriez choisi pour l'époux d'une créature aussi accomplie! C'est ce que je disois hier au Maréchal, qui est venu me voir. Il s'est bien bien apperçu de mon intention, & comme il n'est jamais en reste, il m'a dit en souriant: „ Madame veut sans doute parler de mon fils. Eh bien! je lui dirai, „ que je n'aurois pu faire ce mariage, quand „ même je l'aurois désiré. Mon fils a des

„ grands parens, dont il doit, par devoir,  
 „ respect & décence, demander l'aveu pour  
 „ former un établissement. Ils ont refusé  
 „ leur agrément, & mon fils a dû renoncer  
 „ à Mademoiselle d'Estiolles.” Il m'est venu  
 du monde au même instant, & je n'ai pu en  
 sçavoir davantage; j'imagine cependant, que  
 le Maréchal vouloit parler de l'Empereur.

Je suis partie de Fontainebleau, très-peu  
 de tems après vous, comme vous voyez,  
 ma chere amie; mais je ne crois pas quitter  
 cette bicoque avant demain. Le plaisir de  
 m'entretenir avec vous, me fait oublier les  
 douleurs les plus aiguës. Je me sens cepen-  
 dant si fort abattue, que je n'aurois jamais  
 la force d'aller en carrosse. Je fais préparer  
 un bateau, qui me transportera à Paris,  
 quoique je craigne horriblement les voya-  
 ges par eau.

Votre confiance m'est bien chere, mon  
 amie: conservez-la moi. Faites-moi part de  
 tout ce qui vous touche; dites-moi vos rê-  
 veries mêmes. Je vous en dirai franchement  
 mon avis. Je n'approuve point, par exem-  
 ple, celle que contient votre Lettre d'hier.  
 Si des événemens invraisemblables vous  
 conduisoient jusques-là, qu'en résulteroit-  
 il pour votre bonheur? Un plaisir de dou-  
 ze ou quinze jours pour votre vanité, c'est  
 quelque chose, j'en conviens. Mais jetez  
 les yeux au-delà, & puis desirez.... Mo-  
 dérez vos souhaits, mon amie. Vous avez  
 à votre disposition une mine inépuisable de  
 bonheur. Exploitez-la. Faites du bien.





oir,  
pour  
fusé  
cer  
enu  
en  
que  
r.  
peu  
ez,  
tter  
de  
les  
oen-  
nais  
arer  
ris,  
oya-  
non  
t de  
ré-  
nent  
em-  
nier.  
vous  
roit-  
dou-  
c'est  
ettez  
Mo-  
avez  
e de